



**PROGRAMA DE PÓS-GRADUAÇÃO
EM LETRAS
MESTRADO**

Curso : ESTUDOS DE LITERATURA

Área : LITERATURAS FRANCESAS E FRANCÓFONAS

**FRAGMENTS DE L'IMAGINAIRE JUIF DANS LA
QUÉBÉCOITE : L'EXERCICE DE TRADITION ET
RUPTURE DANS LE DEVENIR QUÉBÉCOIS**

SÉRGIO ISRAEL LEVEMFOUS

ORIENTADOR : PROF^a. DR^a. ZILÁ BERND

UNIVERSIDADE FEDERAL DO RIO GRANDE DO SUL
INSTITUTO DE LETRAS
PROGRAMA DE PÓS-GRADUAÇÃO EM LETRAS
ÁREA DE LITERATURAS FRANCESA E FRANCÓFONAS

**FRAGMENTS DE L'IMAGINAIRE JUIF DANS LA
QUÉBÉCOITE : L'EXERCICE DE TRADITION ET
RUPTURE DANS LE DEVENIR QUÉBÉCOIS**

SÉRGIO ISRAEL LEVEMFOUS

Dissertação apresentada ao Programa de pós-graduação em letras da UFRGS, como parte dos requisitos para obtenção do título de Mestre em Letras, área de concentração literaturas francesa e francófonas.

ORIENTADOR : PROF^a. DR^a. ZILÁ BERND

PORTO ALEGRE

SETEMBRO 2001

Catlogação na Publicação

L657f

Levemfous, Sergio Israel
Fragments de l'imaginaire juif dans la
québécoite: l'exercice de tradition et rupture dans le
devenir québécois / Sergio Israel Levemfous. -- Porto
Alegre: UFRGS, 2001.

118p.

Dissertação (Mestrado): Universidade Federal
do Rio Grande do Sul. Instituto de Letras. Porto
Alegre, 2001. Orientador: Zilá Bernd.

1.Literatura canadense 2. Estudos francófonos
3.Literatura quebequense 4. Romance – crítica
I. Título

CDU 820(73)-31.09

AGRADECIMENTOS

– ao CNPQ pela concessão da bolsa de estudos que possibilitou a execução da pesquisa.

– à professora Dra. Zilá Bernd que não apenas me incentivou constantemente durante a pesquisa como também, com amizade e notório saber, vem de longa data me despertando o interesse pela literatura e pela francofonia.

– a minha família: meus pais Jaime e Chana Levenfous ; minhas irmãs Flávia, Simone e Fabiane que apoiaram e apostaram nesta realização.

– a Viviane, companheira de todas as horas.

– a Michel Grippon, Michel Nareau e Cristiane Pozzebom pela valiosa contribuição.

– aos colegas e amigos Carla Müller, Dominique Boxus, Nova Doyon, Francisca Heraud, Marie Helene Passos e a todos aqueles que me acompanharam e me incentivaram durante o percurso.

Especial agradecimento ao colega e amigo Anápio Celestino que nos deixou muito cedo mas não antes de se inscrever de alguma forma nas páginas que seguem.

Synopsis

Cette dissertation de maîtrise a comme objet l'analyse de l'œuvre *La Québécoite* (1983) de la franco-canadienne Régine Robin. L'auteur crée un espace intermédiaire entre le réel et la fiction pour développer des questions en vogue dans la communauté américaine d'origine juive, telles que la recherche de la mémoire, du sentiment de l'errance et l'insertion de cette culture dans la pluralité américaine, plus particulièrement dans la culture québécoise.

Les personnages de son œuvre comportent des traits et des histoires qui pourraient être attribués à l'auteur. Ceux-ci cependant portent la complicité d'être fictifs. Partant des fragments d'histoires de vie, à travers ses personnages, Robin fait émerger le contexte d'une collectivité, c'est à dire, une mémoire collective. Ainsi, son roman a l'intention de dire ce que le réel ne pourrait pas et de donner à la fiction un sens tout particulier.

Nous voyons abordé dans *La Québécoite*, à partir d'une stratégie textuelle hybride et du dialogue intertextuel, une espèce de parcours psychologique d'adaptation d'immigrants juifs au Québec. Il nous est exposé le complexe problème de l'identité juive, surtout par l'intermédiaire de personnages associés à plusieurs cultures : celle du pays où ils habitent, celle de leurs pays d'origine et encore une autre dépourvue de territoire, la juive. Cet imaginaire juif finit pourtant pour symboliser, d'une façon générale, la problématique de tout immigrant à la recherche d'affirmation identitaire et de formes d'insertion dans l'univers québécois.

Sinopse

O presente trabalho tem por objetivo analisar a obra *La Québécoite* (romance de 1983) da franco-canadense Régine Robin. A autora cria um espaço intermediário entre o real e a ficção para desenvolver questões em voga na comunidade americana de origem judaica, tais como o resgate da memória, o sentimento de errância e a inserção dessa cultura na pluralidade americana, mais particularmente na cultura quebequense.

Os personagens de sua obra comportam traços e histórias que poderiam ser conferidos à autora, no entanto carregam a cumplicidade de serem fictícios. Ao contar um pouco de suas histórias de vida, através de seus personagens, traz à tona o contexto de uma coletividade, melhor dizendo, uma memória coletiva. Assim, seu romance tem a intenção de dizer o que o real não poderia, fazendo com que a ficção tenha sentido por ela mesma.

Vemos abordado em *La Québécoite*, a partir de uma estética textual híbrida e do diálogo intertextual, uma espécie de percurso psicológico da adaptação de imigrantes judeus no Quebec. Nos é exposto o complexo problema da identidade judaica, sobretudo por meio de personagens ligados a várias culturas: a do país para onde migraram, a de seus países de origem e ainda a uma outra desprovida de território, a judaica. Esse imaginário judaico acaba no entanto por simbolizar, de um modo geral, a problemática de todo o imigrante em busca de afirmação identitária e de formas de inserir-se no universo quebequense.

A relire la plupart de ces notations éparses, il a perdu la raison que peut-être il n'eut jamais de les mettre noir sur blanc. Qu'il les y ait mises toutefois et maintenues laisse conjecturer qu'elles répondirent en leur temps à quelque nécessité réelle, pour obscure qu'elle lui paraisse aujourd'hui, ne plus comprendre ce qu'on a voulu dire pouvant être le signe qu'on a dit l'essentiel, comme aussi bien la preuve d'une inaptitude à le formuler en termes intelligibles.

Louis-René des Forêts, *Obstinato*
(Éd. Mercure de France, 1997)

SOMMAIRE

1 INTRODUCTION	9
2 DES AMÉRIQUES À LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE.....	20
2.1 LES AMÉRIQUES ET LE PROCESSUS D'HYBRIDATION	22
2.2 LES AMÉRIQUES ET L'IMMIGRATION.....	28
2.3 LES EFFETS DE L'IMMIGRATION DANS LE CONTEXTE DU QUÉBEC ET DE SA LITTÉRATURE.....	31
3 CE QUI EST EN JEU DANS LA QUÉBÉCOITE.....	40
3.1 LE ROMAN DE L'INDÉCIDABLE ET DE L'INDICIBLE.....	41
3.1.1 Le choix des lieux	46
3.2 L'IMAGINAIRE JUIF DANS LA QUÉBÉCOITE	55
3.2.1 Le non-arrivé.....	61
3.2.2 Le refoulement.....	62
3.2.3 Le Juif errant.....	67
3.2.4 Le mythe de Babel	72
4 LA QUÉBÉCOITE : LE PROJET LITTÉRAIRE DE REGINE ROBIN	76
4.1 LES DIFFÉRENTES REPRÉSENTATIONS MÉMORIELLES.....	77
4.2 RÉINVENTER L'ÉCRITURE DE PEREC, CANNETI ET KAFKA.....	87
4.3 ÉPROUVANT L'ÉTRANGETÉ	97
5 TRADITION ET RUPTURE : COMMENT DEVENIR QUÉBÉCOIS	107
BIBLIOGRAPHIE	114

1 INTRODUCTION

Notre intérêt pour la littérature québécoise vit le jour, grâce à un travail de recherche réalisé à l'Université Fédérale du Rio Grande do Sul (UFRGS), sous la coordination du professeur Zilá Bernd avec des ressources du CNPq (Conselho nacional para o desenvolvimento científico e tecnológico) dans le cadre du projet intitulé *Questions d'hybridation littéraire dans les Amériques*.

Dans ce projet, certains chercheurs travaillaient sur les littératures dites mineures composant les littératures américaines telles que celles des indigènes, des noirs, des femmes, et, quant à nous, nous croyons avoir bien trouvé notre place en travaillant sur la littérature qui porte sur les questions de l'identité juive. Il s'agit d'un terrain fertile qui permet d'aborder, non seulement les questions concernant l'identité juive mais aussi, dans un sens plus large, ce qui représente cette mondialisation culturelle pour les collectivités mineures et comment celles-ci interagissent avec ce monde en permanente évolution.

A notre avis aucune collectivité représente aussi bien le sentiment de l'étranger et de l'étrangeté que la communauté juive. Le critique littéraire Jósef Kwaterko, par exemple, affirme que la présence du Juif comme figure interposée permet une mise en scène de la disparité culturelle de Montréal, de son caractère de plus en plus fragmenté et cosmopolite. Lors que nous parlons de l'identité juive, nous parlons, dans un sens général, de toutes les identités «ex-centriques».

Comprenons par «ex-centriques» (terme employé par Linda Hutcheon) les identités qui, soit pour des questions culturelles, soit pour des questions économiques ou sociales, se mettent en marge, c'est à dire, qui ont du mal à s'intégrer ou se refusent à participer aux principaux mouvements qui s'opèrent dans

le monde dit globalisé, et par conséquent, éprouvent de l'inquiétude et la peur de l'assimilation.

De manière à vérifier comment se présente aujourd'hui cette problématique identitaire dans la littérature canadienne, notamment dans celle du Québec, nous avons choisi l'œuvre *La Québécoise* (1993¹) de Régine Robin (1939 - ..), d'origine française qui écrit au Québec où elle vit depuis une vingtaine d'années. Elle crée dans son œuvre un espace intermédiaire entre le réel et la fiction pour développer des questions récurrentes dans la communauté américaine d'origine juive. Ses personnages expriment de l'inquiétude due au sentiment éternel d'être hors de leurs territoires d'origine, déclenchant des questionnements sur leurs identités.

La romancière et théoricienne Régine Robin² fait partie d'un courant d'écrivains québécois qui dépassent dans leurs écrits l'idée de construction nationale dans laquelle le pays est le centre névralgique. Ils privilégient une approche identitaire dont le but est de mettre en évidence la vaste diversité culturelle et ethnique du Québec et ses conséquences. Dans ce cas, l'individu québécois est vu comme un être mal résolu, porteur de plusieurs origines et, en même temps, qui n'est pas fortement lié à aucune. Cela déclenche une quête des origines qui le

¹ La première parution de *La québécoise* s'est donnée en 1983, néanmoins ce qui constituera notre corpus est celle de 1993. Nous considérons relevant la postface de cette dernière.

² Au-delà de la littérature, Régine Robin s'acharne à l'histoire, la linguistique et la sociologie et à la sociocritique. Les œuvres de fiction sont : *Le Cheval blanc de Lénine ou l'Histoire autre*. Bruxelles: Complexes, 1979 ; *La Québécoise*. Roman. Montréal: Québec-Amérique, 1983 Réédition, avec postface, Montréal : Typo, 1993 ; *L'immense Fatigue des pierres*. Biofictions. Montréal, XYZ, 1996. Ses œuvres théoriques les plus connues sont *Le roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*. Québec : Le préambule, 1989 ; *Kafka*. Montréal : Belfond, 1989; *Le deuil de l'origine : une langue en trop, la langue en moins*. Paris: Presses Universitaires de Vincennes, 1993, col. L'imaginaire du texte ; *Le Golem de l'écriture : de l'autofiction au Cybersoi*. Montréal: XYZ, 1997. Robin a une production intellectuelle constante, nous trouvons également une innombrable quantité d'articles publiés dans des revues littéraires et autres véhicules spécialisés ainsi que des traductions surtout de l'yiddich.

constituent, faisant ainsi, de ce processus, émerger des identités composées de traces de plusieurs origines et en constante *re-construction*.

Régine Robin transite par plusieurs champs de la connaissance humaine, tels que la sociologie, l'histoire, la littérature et l'analyse du discours. D'une interrelation de ces domaines, résultent ses romans : une sorte de mise en texte de ce qu'elle propose en tant que théoricienne, faisant la promotion d'une esthétique textuelle hybride qui comporte à la fois l'autobiographie³ et la fiction parmi d'autres genres qui s'imbriquent de façon telle qu'on ne puisse plus les discerner. Ainsi, l'écrivain concrétise dans ses écrits ce qu'elle appelle *hors-lieu* : un lieu qui permet la rencontre du réel et de l'imaginaire. Lieu employé pour aborder le passé et élucider (ou non) la mémoire, représentant le monde à sa façon : poétiquement. Robin soutient que l'histoire n'arrive pas à rendre compte de la toute complexité des faits et des discours qui l'entourent. Fréquemment, des éléments politiques, sociaux, moraux, religieux ou même l'impossibilité du souvenir agissent sur le contexte. Il est justifié donc de réfléchir s'il y a vraiment une vérité ou plusieurs vérités – si le discours historique rend compte des différents regards sur le même sujet. Sa fiction se consacre à cela : rassembler, par le biais d'un texte hybride et complexe, les mémoires nationale, savante, collective et culturelle (thème assez travaillé dans son œuvre théorique *Le roman mémoriel*). De l'entrecroisement de ces mémoires résulte la recomposition et l'agencement du passé. Dans ce creuset, ce qui intéresse le plus pour Robin c'est le trou de mémoire, le manque, la mémoire troublée. La conscience d'un travail complexe qui se rapproche de l'introuvable, qui rend compte de

³ Mais qu'en est-il de l'autobiographie précisément ? N'est-elle pas ce lieu intermédiaire, interstitiel où le sujet de l'écriture et celui de l'inconscient peuvent coïncider ? (ROBIN, 1993, p.187)

l'impossibilité d'exposer toutes les probabilités dans un seul récit, justifie une œuvre écrite dans le conditionnel, dans l'hésitation.

Il nous faut trouver de nouvelles formes de récit, de nouvelles façons pour nous approprier le passé, pour laisser affleurer la mémoire, ses jeux de langage et ses mirages, il nous faut revisiter les lieux nous approprier autrement les signes. (ROBIN, 1989, p. 16).

En partant de la question esthétique, nous pensons qu'il sera également intéressant d'identifier le parcours narratif utilisé pour catalyser les différentes mémoires collectives présentes dans *La Québécoite* permettant en cela de construire un concept d'identité basé sur la multiculturalité et l'altérité⁴, ainsi que présenter comment les contextes sociaux américains sont illustrés et mis en question sous la complicité de la fiction. Pour ce faire, Robin s'approprie le modèle d'autres écrivains consacrés tels que Franz Kafka, Georges Perec et Élias Canetti dont les œuvres sont encrées dans la problématique de l'exil sinon territorial sûrement identitaire.

Nous nous proposons de vérifier comment le roman de Régine Robin exprime les problématiques concernant les immigrants juifs et leurs descendants face au nouveau lieu où ils se trouvent. Problématiques telles que l'errance, la peur de perdre des référents culturels, le désir d'insertion au monde appelé globalisé et en même temps le besoin de maintenir leur mémoire collective.

Nous nous proposons également de vérifier comment ces enjeux se manifestent dans l'imaginaire juif présent dans *La Québécoite*. Dans ce cas, il sera

⁴ Robin souligne qu'il y a une forte distinction entre les termes "différence" et "altérité" : *la différence se pense en unités discrètes. Elle est localisable, assignable, repérable. Elle peut être décrite, définie avec sa spécificité, son ensemble de traits. Pas d'irréductibilité, pas d'opacité, pas d'excès de sens. La différence est transparente. Différence des sexes, des cultures, des langues. (...) L'altérité est ce qui échappe à l'assignation, ce qui ne peut se définir totalement, c'est le sens qui fuit, qui excède, c'est ce qui ne peut être maîtrisé.* (ROBIN, 1993, p.46-7)

intéressant de réfléchir sur le mythe du juif errant, car son caractère, d'après Pierre Brunel, offre aux écrivains une structure dramatique qui peut symboliser la condition de l'homme devant son espace et son temps, cet homme qui, faisant face à ses démons intérieurs, est capable de changer sa malédiction en rédemption (BRUNEL, 1998, p. 167).

Ainsi la figure du juif serait encore la métaphore d'un individu ou d'une collectivité qui n'est pas à l'aise dans son contexte et qui en même temps essaie de se comprendre soi-même et de comprendre les chemins parcourus.

Cet individu éprouve la sensation de l'étranger (d'étrangeté) dans une quête conflictuelle de fixation identitaire et, paradoxalement, une résistance face à elle. C'est pour cela que chez Régine Robin, le juif représente aussi la figure du québécois, individu qui vit le manque, l'exil, en considérant son passé de récents mouvements migratoires.

Nous tâcherons aussi de présenter, à partir de l'œuvre de cet écrivain, l'inquiétude du sujet immigrant devant ses valeurs culturelles. Transitant entre deux mondes et suscitant le dilemme : être assimilé ou assimiler, il est constamment à la recherche d'un chez soi, lieu idéalisé et pourtant inaccessible. Passant par cette analyse, nous allons rencontrer des points de contact entre les problématiques du moi-juif, du moi-québécois et, finalement, du moi-postmoderne, en ayant comme contexte la thématique de l'immigration juive au Québec.

Nous considérons important de présenter une étude qui mette en lumière la façon par laquelle la littérature expose le complexe problème de l'identité juive dans le contexte québécois, en considérant que ce groupe ethnique est associé à

plusieurs cultures : celle du pays où ses membres (et leurs descendants) habitent, celle de leurs pays d'origine et encore une autre dépourvue de territoire, la juive.

Notre mémoire aura comme support la production théorique et critique de Régine Robin elle-même, laquelle est basée sur la sociocritique, dont les présupposés permettent d'évaluer la répercussion du discours social dans l'œuvre littéraire, autrement dit, comment le roman devient la place de la *mise en texte* des différents discours en circulation dans la société.

Si nous nous proposons de parler de l'œuvre de Régine Robin, il est important tout d'abord de réfléchir sur la littérature québécoise contemporaine. Il nous faut présenter le contexte dans lequel l'auteur de notre corpus s'insère face à l'insuffisante diffusion au Brésil de cette émergente production littéraire, originaire d'une composition de facteurs sociaux et historiques, qui aborde des inquiétudes et des questionnements sur ce qui compose aujourd'hui l'identité québécoise.

C'est ce que nous essaierons de montrer dans le premier chapitre de ce mémoire qui portera aussi sur le courant migrant de la littérature québécoise, – fragmenté, multiculturel et cosmopolite – de façon à situer le lecteur dans cet univers littéraire qui suit des tendances constatées dans les trois Amériques. Parmi ces tendances, nous signalerons dans l'œuvre la pluralité des discours mis en circulation par les différentes cultures et ethnies, les réflexions récurrentes sur la question identitaire et sur le contact transculturel à la fois enrichissant – car il procure des échanges imprévisibles –, et menaçant – lorsqu'il implique l'effacement d'une culture aux dépens de l'expansion de l'autre.

Le Québec est aujourd'hui un exemple d'affirmation culturelle d'un peuple minoritaire face à une culture numériquement supérieure qui compose le Canada,

néanmoins ni inférieure ni supérieure en qualité. Ce contexte, en tout cas, conditionne une permanente surveillance dans la préservation de l'identité passant par la langue – le français –, la culture, les mœurs, enfin, tout ce qui compose le pilier d'une collectivité.

L'adjectif «hybride» nous semble approprié pour qualifier ce réseau complexe de cultures et d'ethnies qui composent l'ambiance peinte par Robin dans *La Québécoite*. Sur le plan littéraire, on perçoit aussi l'emploi d'une esthétique hybride qui essaie de rompre avec les formes traditionnelles de récit. Hybride est également la condition du peuple américain en ce qui concerne ses origines et, finalement, hybride par excellence est l'identité juive. De ce fait, nous considérons légitime de réfléchir sur le concept d'hybridation, cher à nos critiques et fréquemment adopté par Robin.

Au cours du deuxième chapitre nous passerons à une analyse de l'œuvre *La Québécoite*. Nous allons constater que l'imaginaire juif est fort présent chez les personnages et identifier entre autres aspects, la mise en scène d'un enracinement impossible où la narratrice propose trois possibilités de résidence au protagoniste (Snowdon, Outremont, autour du marché Jean-Talon) et pourtant ce qu'il reste c'est l'impossible fixation. Nous essaierons également de retracer les moyens employés par les personnages pour pallier aux angoisses du manque, pour mettre en évidence l'étrangeté et les conflits qui demeurent entre la quête d'une adaptation au milieu québécois et l'effort de comprendre la condition juive et ses fantômes héritiers.

La deuxième partie du chapitre sera destinée à la réflexion sur l'identité juive et ses caractéristiques. Nous essaierons de réfléchir sur quelques particularités de l'historique juif que nous jugeons important pour l'analyse de *La Québécoite*. Ainsi,

nous passerons par le mythe du juif errant qui porte sur un être condamné à errer à la recherche de quelque chose qui est toujours ailleurs. Cet être qui, maintes fois distancé de son pays natal, de sa langue et de son noyau culturel doit, comme suggère Robin, faire le deuil de l'origine, se délivrer des fixations qui deviennent des fantômes et développer sa capacité à saisir la diversité qui l'entoure.

Assimiler, s'intégrer sans calcul dans le milieu avec la peur de perdre les caractères qui l'identifient comme juif font partie de son quotidien. Il en va de même pour l'immigrant québécois de toute nature. Nous pourrions même risquer d'associer la question juive à toutes les problématiques qui entourent les immigrants puisque le Québec en est fortement peuplé. La question juive a cependant ses spécificités. Un nombre considérable de juifs, déjà nés au Québec, réclament un passé qui n'est pas le sien mais qui fonctionne comme un point d'identification de sa collectivité. Ainsi un juif peut éprouver la nostalgie d'un ghetto de Varsovie sans jamais l'avoir connu ou, comme si la souffrance était héritière, porter l'angoisse des camps de concentration ou encore rêver à son retour au pays natal même s'il n'existe pas ou s'il est né dans le lieu même où il habite. Ce disant, le juif semble souffrir par association. Évidemment que la mémoire juive dépasse ces conflits sociaux et personnels, néanmoins des écrivains juifs de l'après-guerre comme Robin ont du mal à les dissocier de la littérature juive.

Qu'est-ce que c'est être Juif ? Cela ne s'associe pas simplement à la religion, la langue, la couleur de la peau, etc. La condition juive est peut-être tout cela ajoutée à une autre : l'hésitation à répondre à certaines questions telles que : Qui suis-je ? Qui sont mes ancêtres ? À quoi dois-je m'engager ?

Partie intégrante d'une communauté à la recherche d'une unité sociale, propre à celles de formation récente, le Québécois éprouve une sensation très proche de celle du juif. Cependant la relation juif et québécois est d'emblée un piège. Un juif donc ne serait pas québécois ? On ne peut pas porter une identité québécoise et en même temps juive ? *La Québécoise* est ce jeu d'être et ne pas être qui se construit dans la reconstitution du traumatique passé juif, passant par les histoires de persécution, les pogroms, la deuxième guerre, par les mœurs séculaires, par la culinaire, par la façon de voir le monde et de s'incorporer à l'enjeu québécois : un exercice continu de tradition et rupture.

Définir d'une façon objective ce que nous pouvons appeler la juiveté pose déjà un problème. Parler de littérature juive en devient un autre. La littérature brésilienne serait écrite par des brésiliens, la littérature québécoise serait celle des québécois, alors la littérature juive serait-elle celle écrite par des juifs ? Peut-elle être écrite par des non juifs ? À partir des concepts de Régine Robin et d'autres écrivains portant sur le sujet nous essayerons de répondre à ces questions y compris à une question majeure : qu'est-ce que la littérature juive ?

Une fois étudié le roman de Robin, mises en évidence les questions «juiveté» et littérature juive, au troisième chapitre, il sera question de constater que le roman présente un réseau complexe d'articulations narratives qui rend possible la concrétisation d'un projet littéraire annoncé par l'auteur depuis ses travaux théoriques dont les principaux, à notre avis, sont *Le roman mémoriel* (1989) et *Le deuil de l'origine* (1993). Ce dernier présente un certain éloge du sujet et de l'esthétique employés par quelques écrivains comme Franz Kafka, Elias Canetti et Georges Perec. Chez eux, reconstituer le passé mène à repenser constamment la

condition existentielle. Régine Robin s'approprié le style de ces auteurs pour effectuer son projet qui dépasse les trois tentatives de récit de vie qui surviennent à la surface du roman : *fictionaliser l'inquiétante étrangeté que crée le choc culturel*. En effet, nous allons observer dans *La Québécoise* l'étrangeté circulant au Québec, ce lieu de l'entre-deux où l'on vit au carrefour des langues, des cultures et des mémoires.

Ainsi nous allons voir dans *La Québécoise*, ce roman qui comporte différents niveaux d'hybridation tels que le culturel, l'entrecroisement de genres et le plurilinguisme, les efforts pour remplir le manque, le trou de mémoire, l'oubli à l'aide des conditionnels, de l'appropriation de l'histoire autrement, enfin, de la complicité de la fiction.

2 DES AMÉRIQUES À LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La Québécoite, œuvre complexe portant sur la difficulté et en même temps sur la chance de vivre dans la multiculturalité québécoise, d'y trouver un «chez soi» dans cet univers régi par l'altérité, ne surgit pas par hasard. Œuvre qui se promène entre fiction et réalité en générant cet espace intervallaire qui permet toutes sortes d'expérimentations, mémoires, événements, perceptions, tout un creuset où on peut rendre opaques les limites temporelles et spatiales.

La Québécoite incite notre réflexion sur le moment québécois et sur le contexte majeur dans lequel elle s'insère : l'américain. Il n'est donc pas surprenant d'y trouver, de façon symbolique ou non, les angoisses, les incertitudes et le bonheur de faire partie de ce Nouveau Monde en constante re-construction. Œuvre qui se présente comme une cabine d'essayage. Essayer la condition juive, la québécoise, l'américaine est le parcours pour le devenir Québécoite.

De ce fait, nous considérons important pour notre étude de passer, même rapidement, par une réflexion sur les enjeux américains et québécois auxquels l'œuvre est fortement attachée. Nous pourrions ainsi constater que *La Québécoite* en tant que littérature québécoise est en syntonie avec la littérature américaine de nos jours laquelle s'occupe de plus en plus de registrer l'aspect interculturel du Nouveau Monde.

Partons donc par ce survol sur les Amériques et leur manifestation littéraire pour qu'on puisse atterrir avec quelque confort sur le contexte québécois et par conséquent sur l'œuvre de Régine Robin.

2.1 Les Amériques et le processus d'hybridation

La production littéraire des Amériques est un important objet d'étude à l'heure actuelle. Nous y trouvons une ambiance propice à la vérification de propositions de la post-modernité, notamment les questions d'hybridation. Dans les productions post-modernes, on essaie souvent de reconstituer leurs relations avec les événements ou les époques précédentes d'une façon à comprendre le poids de l'histoire, son influence dans la composition identitaire.

Peuplées par les ethnies les plus variées, conséquence d'un long processus de colonisation et de vagues migratoires successives, les Amériques sont un vrai laboratoire culturel, un espace imprévisible où les cultures des différents peuples s'entrecroisent donnant origine à des identités composites.

Donaldo Schüller observe que la carte du continent américain émerge des luttes pour l'indépendance, tachée de nationalités, de fragments d'unités imposées, héritage de conflits distants. Depuis l'indépendance, nous cherchons, dans la période coloniale, voire dans les civilisations pre-colombiennes, le sol où seraient plantées nos personnalités nationales (SCHÜLER, 1995, p.13-14).

Dans un important essai, Schüller aborde le contexte occidental en montrant sa composition et son évolution à partir d'une lecture qui renvoie à une sorte de genèse :

O ocidente criou o homem dicotômico, fraturador obstinado. São obras do fraturador, as oposições : civilização/barbárie, ..., consciente/inconsciente, raça pura/raça impura, dominador/dominado, colonizador/ colonizado, conquistador/conquistado, ..., centro/periferia... (SCHÜLER, 1995, p.11)

Conséquence de l'homme dichotomique c'est l'homme hybride, déjà annoncé par le premier, car, d'après Schüler, la division crée le désir de la transgression. Nous (les Américains) sommes nés et nous vivons hybrides, continue Schüler. Dans un premier stage, mélancoliques, jusqu'au moment où on acquiert l'orgueil d'être hybride et de pouvoir dire Amérique sans affronter l'Europe (cf. SCHÜLER, 1995, p.13).

Il en va de même pour les littératures des trois Amériques qui, malgré l'extraordinaire hétérogénéité qui les caractérise, ont en commun l'appel aux recyclages, aux métamorphoses et aux mises en relation qui rendent les frontières opaques. Ne serait-il pas ce qu'on nomme, *latu sensu*, hybridation ?

Ces littératures, dans le processus actuel de décolonisation, passent par le travail de l'intertextualité. Surpasser le processus colonial signifie admettre la valorisation de l'autre, du différent, sans hiérarchies, donc, une intervalorisation. Il s'agit d'exploiter la potentialité de ce contact transculturel.

En effet, hybridation est le terme pour définir cette composition complexe imagée que nous essayons de présenter, soit dans l'aspect culturel soit concernant le littéraire. D'autres théoriciens adoptent des termes qui sinon équivalents cherchent à exprimer le même phénomène.

Créolisation est le concept employé par Édouard Glissant pour observer la situation des Antilles. Dans une conférence sous le titre *Créolisations dans la Caraïbe et les Amériques*, publiée en 1995, il essaie de théoriser ce qu'il comprend en effet comme étant non seulement un phénomène antillais mais aussi comme un processus de créolisation mondiale qui prévoit l'intervalorisation d'éléments

hétérogènes mis en relation et qui a toujours eu lieu, mais si ce n'est qu'aujourd'hui nous en prenons conscience.

C'est le créole qui a donné l'origine au terme créolisation. En commun entre cette langue et cette prise de conscience, nous voyons une forme d'effacement du démon de la pureté, d'une ghettoïsation qui depuis longtemps constitue le moteur de guerres et des divergences incontournables déclenchant la dissipation de peuples mineurs. On peut voir que même la définition donnée du créole se confond avec celle de la créolisation : *Le créole provient du heurt de la consommation, de la consommation réciproque d'éléments linguistiques absolument hétérogènes au départ les uns aux autres, avec une résultante imprévisible* (GLISSANT, 1995, p.18).

Glissant considère que toutes les langues ont été hybrides à l'origine, donc, étaient des langues créoles. C'est pour cela qu'il croit que le phénomène peut s'appliquer à la situation actuelle du monde. Pas simplement comme situation linguistique mais comme conduite dans un sens général qui permet que les éléments culturels les plus éloignés et les plus hétérogènes puissent être mis en relation et que cela produise des résultantes imprévisibles.

Si le monde, d'après Glissant, est tout "créolisé", la différence se donne à partir de deux formes distinctes de cultures qu'il appelle cultures ataviques et cultures composites. La première serait celle dont le processus de créolisation s'est opéré depuis longtemps alors que dans la dernière, ce processus se ferait sous nos yeux, à tout moment, à l'exemple de la Caraïbe. Il s'agit de mouvements circulaires dont les cultures ataviques tendent à devenir composites et vice-versa.

Robin, elle aussi, voit un avenir basé sur cette notion de créolité :

Créolité babélienne, créations d'idiomes mixtes, nouvelles hybridités comme à la frontière méricano-mexicaine qui présentent peut-être le visage postmoderne des sociétés de demain. (ROBIN, 1993, p.37)

Tout cela revient à une quête d'identité qui ne peut pas être structurée à partir de l'idée de racine mais plutôt de rhizome⁵ (pour employer les termes de Deleuze et Gatarly) ou bien d'une racine allant à la rencontre d'autres racines. Pourtant, on vérifie une menace de dilution axée par le dilemme suivant : *si je vais à la rencontre de l'autre alors je ne suis plus moi-même, et que si je ne suis plus moi-même alors je suis perdu !* Dilemme qui tout à coup suscite la question : *comment être soi sans se fermer à l'autre, et comment s'ouvrir à l'autre sans se perdre soi-même ?* (GLISSANT, 20)

Le parcours suggéré par Glissant, et que Régine Robin s'applique à suivre dans *La Québécoise* c'est de traiter cette question par un *détour*, c'est-à-dire, échapper aux oppositions mortelles et sanglantes pour arriver à une identité relation. Voilà ce qu'il appelle *poétique de la relation* : façon stylistique d'écrire, de percevoir les différences et de rompre leurs barrières qui, ne pouvant pas être effacées, se rendent du moins opaques.

Restons pourtant avec le terme hybridation dans la mesure où il comprend outre les questions culturelles, sociales et linguistiques le niveau textuel. Dans une publication collective destinée à discuter et à démontrer la problématique de

⁵ Être rhizomorphe, c'est produire des tiges et filaments qui ont l'air de racines, ou mieux encore se connectent avec elles en pénétrant dans le tronc, quitte à les faire servir à de nouveaux usages étranges. Nous sommes fatigués de l'arbre. Nous ne devons plus croire aux arbres, aux racines ni aux radicelles, nous en avons trop souffert. (DELEUZE et GATTARI, 1995, p.25)

l'hybridation concernant la littérature produite dans les Amériques, nous rencontrons le concept qui suit :

Híbrido, do grego *hybris*, cuja etimologia remete a ultrage, correspondendo a uma miscigenação ou mistura que violava as leis naturais. Para os gregos, o termo correspondia à desmedida, ao ultrapassar das fronteiras, ato que exigia imediata punição. A palavra remete ao que é « originário de espécies diversas », miscigenado de maneira anômala(...). Considera-se híbrida a composição de dois elementos diversos anormalmente reunidos para originar um terceiro elemento que pode ter as características dos dois primeiros reforçadas ou reduzidas (BERND, Z. 1998, p.16-17).

Pourquoi le terme nous est aussi cher ? D'après Zilá Bernd, il est employé pour mettre au point les relations interculturelles les plus variées et pour mettre en valeur le respect pour l'altérité et la diversité. Il s'agit, comme on a mentionné auparavant, de penser l'identité en tant que processus de construction et de déconstruction.

Les œuvres dans lesquelles l'hybridation littéraire est présente font partie de ce qu'on appelle, malgré la résistance de certains experts à ce terme, post-modernité. L'hybridation littéraire peut être considérée comme un système imprévisible, impur et sans linéarité ni hiérarchie où un texte serait constitué par l'imbrication de plusieurs textes, directement ou indirectement. Ne serait-il pas donc une sorte d'intertextualité, définie par Genette comme étant la présence d'un texte dans un autre, avec ou sans référence, lequel consisterait dans un jeu de mise en relation, de dérivation ?

Ainsi, se révèle un réseau complexe, sans début ni fin, fait de discours verbaux, d'images et d'esthétiques. C'est la façon d'obtenir, à partir de glissements, de ruptures et de détours, la composition du (des) signifié (s) du récit.

Loin d'exprimer une vérité absolue, une pensée unique, ces œuvres rendent compte de l'impossibilité d'y arriver. Ce qu'elles nous présentent est une vaste polyphonie, des vérités ou plutôt des effets de vérité. Le lecteur de ces œuvres complexes devient coauteur du sens en même temps que l'écrivain, bien qu'il ait compris que la tâche de changer le monde⁶ ne lui appartient pas, il joue encore un rôle fondamental dans le sens où il dissémine une nouvelle conscience. Voilà une contribution de la littérature : mettre en évidence les questions sociales et toute la complexité du monde qui nous entoure.

L'hybride chez Robin n'est pas simplement pluralité. Dans le cas d'hybridation culturelle, ce n'est pas non plus simplement l'existence harmonieuse des différences, on voit aussi l'effet d'une inquiétante étrangeté, d'une schizophrénie culturelle. L'angoisse dû à l'altérité, à l'hybridation même. Parce que résider dans l'entre-deux, dans le limbe, fait confondre soi-même, fait le jeu devenir l'autre, comme Rimbaud nous le faisait déjà remarquer.

Nous restons cependant conscients que si ce contact avec l'hétérogène est passionnant sur le plan intellectuel, en nous faisant repenser les représentations collectives, il est parfois difficile à assumer sur le plan personnel.

⁶ Rappelons le discours engagé qu'on constatait fréquemment jusqu'aux années 1960.

2.2 Les Amériques et l'immigration

Il est question, aujourd'hui, de penser à une identité américaine, malgré cette pluralité de cultures des différentes origines qui y sont présentes, par opposition à une constitution identitaire européenne dont le processus de formation, d'une façon générale, est plus ancien, quoique néanmoins pas tout à fait consolidée. Dans le contexte du Nouveau Monde, nous commençons à peine à réfléchir sur les formes d'appartenance. Il y a peu de temps, toute comparaison avait l'Europe comme point de repère, donc trouver une représentation identitaire des trois Amériques exige un long processus d'apprentissage, de construction et reconstruction, tel que le mythe de Pénélope. Tisser et détisser à la recherche d'identité(s) et de lieu(x).

A conquista do espaço se deu através de acumulação de gestos daqueles que para cá trouxeram, como bagagem, a memória das mãos de seus ancestrais, e que, diante dos obstáculos, adaptaram-na à nova realidade que exigia diversas estratégias de sobrevivência (PORTO, 2000, p.61).

Cette capacité d'adaptation, dont Maria Bernadette Porto nous parle, est peut-être l'une des plus importantes convergences dans les trois Amériques, ce qui, véritablement, ne comporte pas l'idée de conquête achevée pourvu qu'elle renvoie à une structure atavique. En effet, ce processus est loin de trouver sa fin.

Aujourd'hui la mise en relation entre différentes cultures et ethnies atteint des proportions imprévisibles quand on se réfère au phénomène appelé globalisation. Loin d'être une nouveauté, comme le remarque Glissant, il a toujours eu lieu pour les relations culturelles dans le monde, ce qu'arrive aujourd'hui est une prise de

conscience de cette hybridation. Le monde s'approche de nous (voir les évolutions technologiques des communications et des médias) et nous nous emparons de cette pluralité offerte. Nous arrivons dans un moment de la vie des humanités où l'être humain se rend compte qu'il est dans un processus perpétuel de changement et qu'il doit constamment repenser sa condition.

Chaque processus identitaire, qu'il soit de nature ethnique, national ou culturel, doit avoir une dose d'ambiguïté, d'ambivalence et d'acceptation de la diversité constitutive de la société. Zilá Bernd considère que la définition d'identité doit être dans la tension entre l'appel à l'enracinement et la tentation de l'errance (BERND, 1999, p.11).

Ces questions dans les Amériques sont fort présentes étant donné qu'il s'agit de territoires peuplés par les ethnies les plus variées et que ce peuplement est récent, si l'on compare au continent européen, en nécessitant ainsi cet espace de tolérance, de fluctuation identitaire.

D'une façon générale, tout effort de définition identitaire concernant les trois Amériques doit prendre en charge la question de l'immigration et ses effets. Les origines, les histoires de vie, les raisons des déménagements, les bagages culturels et les mœurs de l'immigrant, une fois intégré, s'incorporent au nouveau milieu.

D'une part, si la traversée vers le Nouveau Monde a procuré aux immigrants des échanges socioculturels, ces vagues migratoires, d'autre part, ont largement contribué à la composition identitaire américaine et à la formation des «couleurs» nationales.

L'immigrant porte en soi une caractéristique ou peut-être une problématique irrésolue. Lié à plusieurs cultures, il se voit dans une situation où il ne s'agit pas

seulement d'administrer ses différences en relation à son milieu, mais aussi de se tisser, de se composer une nouvelle identité. De ce fait, son identité oscille laissant sans réponse précise la question qui suis-je ? À force de ces déménagements, il est condamné à vivre dans l'altérité, c'est à dire dans une sorte d'exil qui n'est pas seulement celui de l'espace mais de l'identitaire.

Selon Bouchard, faire naître une collectivité neuve signifie accéder au sentiment de former une société autre (BOUCHARD, 2000, p.17). Imposer simplement l'identité et les moyens de vie provenant du pays d'origine se limite à donner à ce nouveau territoire un status de colonie. S'insérer à ce nouveau monde implique de se rendre disponible aux échanges, être ouvert à la constitution de nouveaux imaginaires, construire et reconstruire le territoire et soi-même.

Penser l'identité sans se fixer dans les origines ni se déraciner brusquement, ni s'insérer sans calcul dans sa nouvelle communauté ni en prendre distance mais trouver une identité rhizome, en constante construction, comme des avatars inachevés, serait une façon de réduire ces conflits.

Faites rhizome et pas racine, ne plantez jamais ! Ne semez pas, piquez ! Ne soyez pas un ni multiple, soyez des multiplicités ! (DELEUZE & GATTARI, p.36)

N'est pas par-là, d'une façon presque spontanée, que va notre conception de société idéale ?

La littérature en tant que mécanisme de reproduction, d'expérimentation, de réflexion et même de fuite de la réalité ne peut pas s'abstenir de cette discussion. Dans les Amériques, directement au indirectement, les œuvres littéraires en syntonie avec les problématiques contemporaines, comme c'est sans doute le cas de celles de Régine Robin, mettent en évidence le thème identité et ses corrélations.

2.3 Les effets de l'immigration dans le contexte du Québec et de sa littérature

On sait que les mouvements migratoires au Québec datent de plus d'un siècle. Le grand afflux d'étrangers, pourtant, s'est déroulé pendant l'après-guerre avec l'arrivée d'européens et dans les années 1960, lors de l'accueil d'une forte immigration francophone en provenance des pays du sud (cf., JANIK, 1998, p.153). Cela a déclenché de grands mouvements dans le modèle socioculturel. L'un des plus connus est peut-être celui appelé Révolution Tranquille aux environs des années soixante. Moment qui a signifié à la fois une rupture avec les modèles précédents et une valorisation des enjeux québécois y compris la mise en valeur d'une littérature basée dans cette réalité.

En effet, la littérature attentive à l'espace multiculturel au Canada, notamment au Québec, s'est développée à partir les années 1970. Mais, c'est surtout au cours des années 1980 que la littérature québécoise passe par des grandes transformations. Elle s'écarte d'une littérature mineure et devient plus ouverte en se lançant à une nouvelle conception de littérature qui rompt les bornes de l'espace national à la recherche de nouvelles relations.

L'insistance dans une littérature qui postule une unité nationale trouve des contraintes dans la difficulté même d'établir cette unité. On voit déjà au Québec la conscience de cette difficulté en ce sens que sa constitution réside justement dans sa diversité ethnique et culturelle.

D'après Régine Robin, le fait de définir les gens qui habitent le Québec se pose déjà comme une incertitude identitaire. Des statistiques de 1994 montrent que 8% sont des anglophones alors que les groupes ethniques représentent environ 16% de la population. Pour distinguer les Québécois francophones des anglophones et des autres, on s'est mis à utiliser la notion de «québécois de souche». À partir des années 1980 on a pensé à considérer trois segments : les francophones, les anglophones et les allophones (ni l'un ni l'autre). Complexes, ces nomenclatures ne sont jamais convaincantes et remettent en question ce qu'on considère par citoyenneté. Est-elle formée par des aspects ethniques, par une définition culturaliste ou encore, peut-être, idéalement, par une citoyenneté basée non sur l'origine mais sur un projet social ? La dernière étant celle qui permettrait de mieux résoudre la question de l'appartenance. Pas simplement choisir d'être Juif ou Québécois, par exemple, mais faire de l'héritage ethnique, culturel et social une composition non hiérarchique.

Toujours est-il que nous touchons ici des questions assez délicates concernant la souveraineté canadienne. À cause des particularités, ajoutées évidemment aux questions économiques, qui définissent la communauté québécoise et qui la différencient du reste du Canada, depuis quelques années, un nombre considérable de la population revendique un Québec nation. En fait, le dernier référendum (1994) a pratiquement partagé les opinions sur le sujet qui, loin d'être épuisé, semble exiger que le Québécois se plébiscite chaque jour. Comment ne pas trouver par-là des subsides pour une production littéraire basée sur l'identitaire ?

À l'instar de ces distinctions complexes et maintes fois excludentes, sur le plan littéraire nous trouvons deux courants au Québec : légitime et migrant. Le

premier défend la langue française en la considérant éternellement menacée et fragilisée. Il veille à une identité québécoise tout en valorisant le discours de la "souche", malgré que la communauté soit composée en grande partie par des immigrants et leurs descendants, ce qui renvoie, comme nous l'avons vu, au discours de l'homogénéité, de la racine. Ce courant appelé légitime résiste à franchir les limites d'une littérature nationale.

Le deuxième courant, la littérature migrante serait celle des écrivains venus d'ailleurs. Une alternative au nationalisme en littérature mais sous le danger de la ghettoïsation. C'est pour cela qu'elle ne doit pas être le juste contraire du nationalisme mais l'entre deux. Au lieu de fusionner, partager les différences, aborder les effets de l'immigration au Québec en essayant, tissant et défilant des constitutions identitaires éparpillées, fragmentées dans le puzzle québécois, canadien et enfin américain.

Cette littérature est originaire d'attitudes sociopolitiques contraires à celles qui défendent une identité québécoise *pure laine*⁷ malgré la forte présence d'immigrants. Robin suggère qu'on se doit de chercher une citoyenneté civique et non culturaliste. Elle croit qu'il faut faire dialoguer ces deux courants littéraires québécois. Les métisser, se défilant, se ressourcer par cette grande chance d'être en Amérique, d'avoir des origines, des héritages et des langues multiples. Faire de ce *melting pot* une grande expérimentation (ROBIN, 1996, p.308).

Schüler manifeste un projet idéal de littérature qui va à la rencontre de celle de Robin. Il croit que l'ouverture de frontières culturelles, loin de pervertir, conjugue les forces pour l'exécution de projets imprévisibles.

⁷ Québécois pure laine ou de souche : terme employé pour distinguer les québécois traditionnels de ceux qui ne sont pas francophones et des immigrants.

Literatura culta e literatura popular, literatura nacional e literaturas estrangeiras deverão entrecruzar-se num diálogo sem fim. Não haverá textos de ressonâncias universais enquanto cultivarmos exclusões. Não atingiremos a universalidade atentos ao outro com o sacrifício do que é nosso. Mantemos em mira a meta de que a diferença enalteça os diferentes. Queremos um diálogo acima das unidades políticas, um que não iniba nenhuma voz, acolhidas todas no concerto universal (SCHULER, p.19).

La transgression des frontières de genre et l'appropriation de formes de culture les plus variées se manifestent à chaque œuvre contemporaine significative. La condition particulière de l'écrivain américain lui permet pourtant de plonger sans calcul dans ces recours littéraires.

Littérature migrante pourtant est un terme contestable par quelques spécialistes. Eva Legrand croit que cela peut constituer une nouvelle exclusion, car beaucoup d'écrivains s'approprient du terme pour en exclure ceux qui sont québécois d'origine (s'il y en a) ou bien qui ne sont pas immigrants.

À notre avis, l'écriture migrante n'est pas seulement celle des écrivains venus d'ailleurs, elle doit également considérer la condition de celui qui écrit. Elle se dit migrante parce qu'elle ne se voit pas dans la contrainte de suivre un héritage ou une école littéraire déterminée. Faut-il se limiter à une littérature nationale ? Salman Rushdie dit que l'une des libertés les plus agréables de l'immigrant littéraire est peut-être celle d'être capable de choisir ses parents. Lui il choisit, parmi d'autres, Cervantes, Kafka et Machado de Assis.

Cette définition nous intéresse à mesure qu'elle rend compte de la pluralité et bouleverse les obstinations de la critique à tout classer dans des catégories définitives et immobiles. Vouloir associer l'auteur à un seul cadre de références soit-il ethnique, national ou même linguistique sera toujours insuffisant.

Différentes ethnies, différentes origines résultent en optiques variées. Ainsi, dans ce Québec pluriel, chaque culture revendique sa place dans la littérature pour porter sur des traditions distinctes. Néanmoins, on doit faire attention au danger de la polarisation entre un nationalisme, qui investit dans une identité de racine, et la tentation d'un multiculturalisme, qui, apparemment démocratique, peut aussi induire à l'attrayant piège de la *guetisation*. L'idée même d'hybridation que nous avons traité auparavant peut être employée comme forme de reprise des stratégies de domination de façon à ce que l'universel efface le particulier. Appelons cela, si l'on veut, la peur de la mondialisation. D'un côté, comme postule Bouchard, l'insécurité collective et, plus précisément l'inquiétude de la survivance culturelle, incite au repli sur la tradition, sur les origines, fait craindre les métissages, les syncrétismes, et réfrène les énergies de conquête du Nouveau Monde. L'hybride, d'un autre côté, sert à maintenir les éléments, il permet la cohabitation et évite l'effacement. Voilà un dilemme qui reste.

La littérature ethnique, aussi appelée migrante, se propose fictive pour qu'on puisse mettre en évidence des histoires et des identités complexes, les mettre à distance, récréer, parodier toujours sous la complicité de la fiction (ROBIN, 1997 A, p. 7). En réalisant dans les textes un travail de réappropriation imaginaire du passé, de l'identité et de l'appartenance, les écrivains peuvent aborder ce que le réel ne pourrait pas.

D'après Robin, les historiens s'occupent des histoires-bataille ou à défendre son idéologie ou encore à faire des inventaires exacts de documents et du réel passé ; toutefois, la biographie-fiction, genre employé par notre auteur, permet de

dévoiler les lacunes de l'histoire. Donc il est à la littérature d'exposer les nouvelles questions de la société même si imparfaite ou implicitement. (ROBIN, 1989, p.94)

Pour Robin, l'écrivain migrant, une fois éloigné de son pays d'origine, doit faire un travail de deuil ou de réaménagement mémoriel. Travail qui n'est pas simple et c'est souvent pour cela qu'il se met à écrire, pour se supporter ailleurs, pour creuser en soi une nouvelle altérité, pour domestiquer la nostalgie et mettre à distance l'inquiétante étrangeté du dedans/dehors (ROBIN, 1996, p.305). Chez Robin, l'immigrant est condamné à une sorte de limbe car il n'est plus dans son pays natal ni tout à fait à l'aise dans sa nouvelle place. Par contre, il est dans la situation de l'entre-deux, dans laquelle il peut saisir et comprendre toute la complexité des différences et être disponible au surgissement de nouvelles configurations identitaires.

D'après les écrivains migrants, l'aspect transculturel est une caractéristique québécoise. Montréal serait ainsi la ville hybride par excellence, place idéale pour l'esprit migrant habiter et être habité :

Cet écrivain émigrant habite en général Montréal, la vraie rencontre, je dirais, la vraie patrie au sens de la patrie imaginaire de Salman Rushdie, celle où l'on peut s'installer en se sentant chez soi ; la ville cosmopolite, la ville où l'on entend parler toutes les langues, où les odeurs de tous les marchés du monde vous assaillent, la ville où l'on peut dans la même boutique acheter Le Monde et le New York Times, la ville avec des librairies françaises et des librairies anglaises, avec des chaînes de télévision québécoises, françaises, canadiennes-anglaises, et américaines et même des chaînes dites ethniques un peu folkloriques ; un patchwork de programmes, de cultures, de langues, d'informations et de désinformations spécifiques. Quel bonheur ! Mélange de tout, bonheur de ce mélange ! Non pas mélange sans principe, non pas babélisme de bazar, mais hybridité des formes, des vocables, des sons, richesse de l'altérité. (ROBIN, 1996, p.305)

Aujourd'hui au Québec, la littérature remplit une fonction fondamentale en ce sens qu'elle met en question l'influence du milieu où l'on vit, ce qui doit être fait pour appartenir à ce milieu et comment participer à l'imaginaire local. Toujours est-il que l'imaginaire migrant, dominant la production romanesque québécoise, a provoqué une nouvelle dynamique identitaire avec la pluralité d'histoires et de références culturelles dans le décor fictionnel. On le remarque dans la composition d'un récit pluriel, fragmenté, privilégiant des images, des lieux, des voix narratives diverses qui rendent compte de la thématique de l'exil et enfin de l'imaginaire migrant.

Ainsi que dans la tendance de la fiction québécoise, notamment à partir les années 1980, Robin va porter une attention particulière à une lecture disons psychique du lieu où elle habite : le hors-lieu. La notion de chaos, crise et effondrement, conséquences de la mobilité et de la rupture, vont faire figure dans l'expérience migratoire au milieu urbain montréalais. La crainte de l'effondrement (terme employé par le psychanalyste D.W. Winnicott) serait en somme l'équivalent d'une angoisse de disparition du moi, la sensation du vide, de la mort, de la néantisation.

C'est ce que l'écriture migrante essaie de thématiser soit pour l'éloigner, soit pour la domestiquer. Ainsi, nous ne voyons pas dans les récits la formation d'une hybridité commode comme résultat du contact de l'immigrant avec son nouveau milieu.

Le passage de l'identité à l'altérité, du lieu propre au lieu autre, fait bien sûr jouer l'expérience de la traduction (et de l'échange dans la traduction) qui est une caractéristique forte du déplacement urbain. Mais ce passage n'est jamais perçu avec euphorie (HAREL, 1994, p.158).

L'expérience migratoire situe la nostalgie comme *topos* en déclenchant ainsi un processus de remémoration. Le sentiment d'un passé perdu (aimé ou détesté) est l'ingrédient fondamental dans ce jeu d'adaptation de l'individu au nouveau lieu, ce qui lui rappelle que tout effort à recréer l'ambiance vécue est l'affirmation même de cette impossibilité. Au déraciné, la mémoire est le lénitif de son angoisse.

Ces caractéristiques qui procurent une atmosphère d'errance identitaire, d'incertitudes et d'oscillations, nourrissent l'univers littéraire d'un imaginaire où le Québécois est à la recherche de ses origines qui est ailleurs nulle part. N'avons nous par-là des éléments permettant une identification avec la problématique juive ?

En considérant le fait que cette communauté vit à long terme avec l'altérité, partage lieux avec ethnies et cultures différentes, éprouve le dilemme tradition *versus* modernité tout en percevant un besoin constant de questionner sa propre identité, de récrier son histoire et de re-penser le monde, nous pouvons établir une certaine ressemblance avec la problématique de l'individu québécois. Si l'interrelation culturelle des différentes ethnies est aujourd'hui mise en évidence, la communauté juive historiquement s'en est préoccupée surtout comme un recours à sa propre survivance.

Ce n'est pas par hasard si l'identité juive, hybride par excellence, est vue, même pour les non-juifs, comme une sorte de symbole de la condition québécoise. Dans une étude dédiée à l'analyse de *La Québécoise*, Józef Kwaterko souligne bien cette relation identitaire qui devient une constante dans l'œuvre :

Il s'agit d'un roman «de l'immigration» sous bien des aspects, mettant en jeu la question de l'intégration, mais où le rapport à l'hétérogénéité du Québec ne cesse de se rapporter à la problématique fictionnelle de l'univers culturel juif (positions identitaires, question de langue, topiques littéraires anciens). (KWATERKO, 1998, p.171)

Nous verrons dans *La Québécoïte* un constant effort de représentation de la réalité interne (ce qui signifie le lieu selon le regard de la narratrice) et externe (la relation Québec et sa communauté) par le biais de l'imaginaire juif. Ainsi nous nous proposons dans le chapitre suivant, au-delà de tracer (le mot trace, nous aurons l'occasion de le constater, est approprié quant il se rapporte au roman) un panorama de l'œuvre, tout en exposant ce qui en est en jeu, passant par une réflexion sur les mythes et les particularités qui entourent cet imaginaire et qui composent la diversité québécoïse.

3 CE QUI EST EN JEU DANS LA *QUÉBÉCOITE*

3.1 Le roman de l'indécidable et de l'indicible

L'analyse des bibliographies critiques sur *La Québécoïte* nous a permis de constater une curieuse réitération : tout effort dans le sens d'élucider le parcours du roman, trouve son point de départ dans son premier paragraphe. Fondamental, car il anticipe au lecteur l'absence d'une séquence narrative logique et annonce qu'en somme le roman agit comme une sorte de catalyseur, de révélateur d'impressions, tout en se structurant (si nous pouvons parler de structure) comme l'objectif d'un appareil photographique capable de s'approcher et de s'éloigner, de dévoiler l'imaginaire migrant et de saisir les différences, l'encontre de plusieurs mémoires, la multiplicité culturelle.

Pas d'ordre. Ni chronologique, ni logique, ni logis. Rien qu'un désir d'écriture et cette prolifération d'existence. Fixer cette porosité du probable, cette micromémoire de l'étrangeté. Étaler tous les signes de la différence... Fixer cette étrangeté avant qu'elle ne devienne familière, avant que le vent ne tourne brusquement, libérant des giclées d'images évidentes. Traversées, les nostalgies ne se laisseraient pas apprivoiser. On ne pourrait pas les décomposer. Elles s'imposeraient d'emblée. Aucune figuration à l'exil. Irreprésentable (L.Q., p.15)⁸.

Michel Peterson définit la trajectoire du roman comme

un ensemble de réseaux, discours, crises, désirs. L'héroïne de *La Québécoïte* est une femme qui essaye de comprendre les circuits d'échanges qui forment le tissu social et urbain dans lequel elle s'inscrit. Roman archéologique à mesure qu'il excave la mémoire

⁸ Les citations provenant de notre corpus seront indiquées par les initiales "L.Q." suivies du numéro de page correspondant.

collective qu'informe non seulement l'altérité de l'autre, mais aussi l'autre en soi (PETERSON, 1995, p.83).

Autrement dit, nous voyons dans *La Québécoise* un effort pour remettre en question l'histoire, les mémoires, les langues, tout en signalant les divers discours ou interdiscours (synchroniques et diachroniques), qui se produisent dans la multiplicité québécoise. Fiction qui saisit la complexité du lieu lequel, d'après l'auteur même

est par essence un pays borgesien, une fiction faite réalité improbable, un lieu postmoderne dont on ne peut jamais savoir s'il est une copie, un original, une version doublée d'un film qui n'existe pas, un labyrinthe impossible de contradictions entre son rapport au Canada, aux «Anglais», aux Amérindiens, à ceux qui parlent français et à ceux qui parlent anglais, aux Immigrants, ces éternels fédéralistes en puissance (L.Q., p. 223.).

Ce qui est mis en évidence n'est ni le réel historique, ni le possible scientifique, mais un entrecroisement du concret et du subjectif, esthétique textuelle hybride qui véhicule la quête de la totalité du sens. Ce qui survient n'est pas cette totalité, mais l'angoisse de l'impossibilité de la réalisation de ce travail. De là un roman qui se donne dans le champ de la supposition. Les personnages, porteurs de la parole migrante, sont agencés par le biais du probable, vu que c'est sous la régence du conditionnel et de l'imparfait que le récit est composé, permettant à la narratrice de manipuler leurs destins : *Sais-je exactement où je la conduis, perdue entre ces conditionnels, ces présents et ces imparfaits ?* (L.Q., p.138)

Dans ce parcours, qui diffère des récits traditionnels, nous observons une discontinuité dans les faits ainsi que dans les périodes, permettant au lecteur de transiter par différentes époques et trouver, maintes fois, des personnages et des événements subvertis par l'imaginaire de la narratrice. Il s'agit d'une narratrice qui

relate les fragments d'un passé (ou de plusieurs), presque toujours associé au trauma juif, et joue avec les différentes possibilités de vivre le présent. Tout un univers est absorbé par elle. Observations, registre de voix et d'objets, de lieux, d'impressions, d'images. Tout noter, enregistrer, percevoir. Multiples voix qui soulignent la perte, une lacune laissée par le non vécu ou par une existence traumatique qui a généré un cercle dont la fuite est improbable. Se remémorer comme recours à l'effacement, mais quels souvenirs et comment les faire émerger sous la complicité du temps et du trauma ? Chercher donc la réponse à l'origine. Quelle origine ? Juive, française, québécoise ? Les mémoires et les origines sont plurielles, complexes et incomplètes, elles ne s'accommodent pas. Ces voix du roman remplissent alors les lacunes de réinventions, s'approprient le passé autrement, reconstituent l'imaginaire avec la nouvelle réalité qui les entourent. Tout un parcours pour récupérer ce que le silence a apprivoisé.

Le roman semble alors offrir au lecteur un regard kaléidoscopique dans lequel il peut saisir tout un monde de possibilités qui l'invite, à l'instar des personnages, à *noter toutes les différences*. Phrase charnière où l'hybride se manifeste, car cette vérification signifie faire émerger une archive de mémoires remplie par des mythes d'un imaginaire collectif juif et le faire côtoyer la réalité de Montréal. L'impossibilité de se trouver soi-même déchaîne dans le personnage ou dans les personnages – si l'on considère que les discours se dissipent, oscillant entre *je, tu, elle* ou *il* – une quête d'identifications avec le milieu. Les personnages seraient ainsi liés à tout ce qui pourrait leur apporter les mémoires d'ailleurs : programmes de télévision, restaurants typiques, journaux anglophones, francophones... en voyant dans ces mécanismes un fil de résistance à l'effacement des origines – plusieurs et aucune en même temps –

et cherchant dans ce *hors-lieu* québécois à mettre en contact toutes les significations advenues du Nouveau Monde, de l'Europe, de l'entre-deux, et aussi assoupir l'errance, le manque, le silence : "l'oubli commence par le goût des aliments, après la couleur du ciel, le son des voix, l'odeur des rues." (L.Q., p. 82)

Récit de sujets flottants, discours qui s'interpénètrent. Il ne s'agit peut-être pas de personnages, mais des mémoires et des possibilités qui trouvent asile dans ce monde fictionnel de Robin, dont l'image d'une montagne flottant dans l'air comme un rocher de Magritte (p.49) nous donne la notion de surréalité. Les sujets, les mémoires et les discours sont épars, comme la représentation même de l'errance juive : " L'errance est insituable comme cette voix de la Bible qui n'est ni celle de Dieu, ni celle de Moïse. Une voix inassignable, sans nom et sans écho". (ROBIM, 1993, p. 79)

Comment alors conduire l'analyse d'un roman qui s'annonce sans commencement ni fin, sans logique, ni chronologique ? Essayons de trouver un début, quelque fil conducteur oublié par hasard, avant qu'il ne se dissipe dans ce composé de mémoires obliques.

Partons, peut-être, d'une narratrice qui questionne si sa création, éprouvant à la fois la liberté et la castration, serait bien à Montréal, lieu vu comme celui de l'impossibilité d'une conclusion, d'un Nord dans ce jeu de la non-appartenance où les mémoires, les langues, les imaginaires et les insécurités n'ont pas de repères ; elles circulent simplement comme des mots qui flottent dans le roman.

On serait bien
chez nous ?
loin des discours domptés
la trace

la coupure
ce qu'on ne trouverait pas au bout de l'attente
 Hors-lieu
 découd – page
 ici partout Ailleurs
 Aucun récit n'aura lieu Elle va
 Elle ne sait pas où. sans repères
 sans repaire
 Elle ne dit rien
 Elle dit le rien
 en suspens
 séparée d'elle-même.
 Les articulations sont foutues
 Il n'y aura pas de récit.
 Il n'y aura pas de messie.
 Ce qu'on ne trouverait pas au bout de l'Attente.
 La nuit – le gel – le silence
 Le livre inachevé – les mots défaits.
 Les mots nomades mad
 made in Pitchipoï

(L.Q., p.31)

Entre une discussion dialectique d'écrire ou ne pas écrire, de trouver un commencement du récit, de s'excuser pour les choses oubliées, pour le dit et le non dit, survient un brouillon de mémoires, de couleurs, d'odeurs, de sensations mises en circulation mais qui n'ont pas de propriétaires. Dans ce croisement de voix, tout est perdu. Écrire est la perte ou déjouer la perte de n'importe quoi : lieux, personnes, souvenirs

3.1.1 Le choix des lieux

La Québécoite⁹ aurait été construite et déconstruite par la narratrice en trois possibilités : Snowdon, Outremont et autour du marché Jean-Talon. Trois identités pour un même personnage s'expérimenter en trois lieux différents dans l'attente de s'accommoder, tout en essayant de trouver un *shtetl* qui n'est nulle part ailleurs.

Elle aussi mon personnage devrait bien savoir que le Shtetl n'existe plus. Le ghetto – la guerre – les sirènes, c'est la reine du sabbat mais il n'y a plus de sabbat. La parole immigrante traverse les mots – la voix d'ailleurs – la voix des morts. Elle mord (L.Q., p. 63).

C'est à Snowdon où le lecteur commence à se plonger dans un texte du fragmentaire qui rend compte des impossibilités des représentations et du sentiment d'étrangeté. Où nous comprenons d'emblée que la parole migrante occupe une place prépondérante encore plus significative que l'existence même des personnages, tout en attirant notre attention surtout sur les phénomènes psychologiques entourant une réalité particulière qui s'ouvre vers une réalité collective.

De toute façon, nous avons déjà la Québécoite habitant au quartier de Snowdon au pas que la parole migrante semble résister à toute fixation. Cette dernière est nomade, peut traverser les temps, les lieux, se métamorphoser en

⁹ Pour distinguer l'œuvre "*La Québécoite*" du personnage qui parfois est traité par "Québécoite", ce dernier nous présenterons dans notre travail sans italique.

narratrice, en Québécoise ou en Robin peut-être (les "peut-être" ne sont pas appropriés dans un roman des conditionnels ?). Une seule certitude : elle est Juive.

Les accents, la traversée des langues et surtout le passé lui posent problème. Le passé pogrom, le passé Volhynie, le passé Paris, le passé 1919 et le passé 1939-1945. Il s'agit d'une impossibilité d'agencer les mémoires ayant comme résultat une certaine sclérose¹⁰.

Perdue sur la Main, sur Saint-Urbain ou sur la rue Roy, elle s'obstinait encore à demander la rue Novolipie, la rue Gésia, la rue Leszno, la rue Franciskana. Elle confondait les lieux, les époques, les langues et les gens. Elle n'arrivait pas à comprendre, à admettre que tout était fini. (L.Q., p.68)

Un balluchon rempli du trauma mais aussi de l'amour pour les "américanités", pour cette diversité d'odeurs et de cultures, pour le cosmopolitisme. Il y aurait toutefois l'inquiétude de l'errance, la recherche d'un symbole. La fleur de lys, l'étoile de David ou le bleu, blanc, rouge ne seraient jamais suffisamment capables de représenter la Québécoise. Ainsi, telle la fileuse d'Ulysse, la Québécoise se défait et va être tissée à Outremont.

Si Snowdon semble au début le lieu où elle se trouvait notamment attachée au passé, Outremont pourtant serait, pour elle, le quartier de l'illusion de l'enracinement. Même les descriptions des ambiances présentent des lignes d'un moi-fragmenté. La

¹⁰ Mot intéressant dans la mesure où il concerne un état de quelqu'un qui ne sait plus évoluer ni s'adapter, qui a perdu toute souplesse.

maison à Outremont serait hybride selon ses formes et styles provenant des origines les plus différentes : outils d'Amérindiens, cuisine avec un air mexicain, photographies de Paris, etc. Une façon d'apporter à la maison un peu de la sensation de l'exil et chercher dans l'hybride le confort de la fixation, une place de vie dans l'illusion de l'enracinement.

Dans cette deuxième possibilité, ce sont les luttes sociales qui remplissent son vide. Un effort pour devenir moins errante. La quête d'une cause pour se sentir enveloppée dans la réalité du territoire qui l'entoure. En effet, à Outremont, la Québécoise trouve certaines identifications aux problèmes sociaux car ils ressemblent aux siens au moins dans le status, celui de l'inachèvement : un parti de travailleurs toujours en construction, des luttes pour le droit des femmes, raisons pour vivre ou mourir, des filiations.

Être du côté des opprimés ou de ceux qui réclament leurs droits c'est en quelque sorte reconnaître dans ces gens ou dans ces mouvements une association à son sentiment d'inquiétude ou de révolte, c'est se chercher soi-même à partir d'une identification (positive ou négative) à la cause de l'autre. Autrement dit, l'adhésion ici est une manière de maîtriser l'étrangeté par rapport aux autres et par rapport à soi-même, cette angoisse du métèque au milieu des grecs.

Oui, tout cela serait son monde, ses valeurs depuis toujours. Tout le mouvement syndical qui refusait d'être aux ordres, qui refusait l'anticommunisme, la loi de la carotte et du bâton. Mais cela ne lui suffirait encore pas. En cherchant on sortirait aussi du balluchon, toutes les luttes pour constituer ici une gauche, et Fred Rose et les manifestes de Parti pris, et le PSQ, le MLP, le FLP, le Frap et les discussions sur l'étapisme, et ce parti des travailleurs toujours à construire et jamais construit. Là encore, elle se reconnaîtrait pleinement, pas du tout dépaysée. [...] Dans sa besace identificatoire, il y aurait aussi les femmes, leurs recherches, leur combat, leur écriture... (L.Q., p.128-29)

Malgré toute cette identification, cette possibilité d'habiter le quartier d'Outremont (d'habiter autrement), elle aurait du mal à agencer ses souvenirs. Lui étant impossible une ordonnance logique des événements et des lieux, elle finirait encore par vivre dans sa schizophrénie de l'exilée, dans la juxtaposition des mémoires :

Télescopage de passages des grandes plaines de Russie aux toits de Paris, de l'East-End de Londres au lower east side new-yorkais, la Vistule, la Volga, la Volgule, la virgule, coma. L'oubli – l'amnésie. Collages. Tout se chevauche et se mêle. Désormais, le temps de la confusion, de la contradiction, du désespoir solitaire. (L.Q., p.133-34)

Cependant, cette situation de l'entre-deux apprivoise et impose la fissure. Quoi dire au référendum ? Oui ou Non pour l'indépendance du Québec ? *Impossible dire non, de voter avec les détenteurs des multinationales, avec les dominants*, mais étant québécoise et non québécoise, elle se sentirait étrangère, étrange et téméraire :

*La peur de l'homogénéité
de l'unanimité
du Nous excluant tous les autres
du pure laine
elle l'immigrante
la différente
la déviante.
Elle hésiterait.
Car il pourrait aussi y avoir une façon québécoise de faire
La chasse aux sorcières
car il pourrait aussi y avoir une façon québécoise
d'être xénophobe et
antisémite.
Elle hésiterait. Perdue dans ce combat historique
Pas tout à fait le sien
pas tout à fait un autre (L.Q., p.133).*

Nous avons ici une réflexion possible sur les raisons du «non» à la séparation du Québec du Canada : la peur de l'exclusion, conscience des risques d'une ghettoïisation non désirée. Remarques d'une narratrice qui essaie de penser le monde à travers des optiques diverses¹¹.

Dans cette remémoration d'images fragmentées et fugaces des plus divers lieux et circonstances, la narratrice fait émerger sa réalité particulière. Réinventant les signifiés, elle cherche à donner un sens personnel à ce qu'elle voit, tout en engendrant ses propres symboles :

La fleur de lys a pour elle d'étranges connotations : royalistes, antisémites, nobliaux imbus de leurs anciens privilèges...Elle saurait pourtant que les symboles ont une histoire, qu'ils peuvent inverser leur signification, qu'ils circulent d'étranges façons. (ROBIM, 1993, p. 134- 35).

Encore une fois, l'impossible fixation du personnage, de la parole migrante, du récit. Le fil se défait et va se refaire autour du marché Jean-Talon.

Dernière habitation, celle autour du marché Jean-Talon, est aussi le dernier effort de trouver un lieu pour la Québécoise. Un effort dont le résultat est annoncé tout de suite : *Impossible simplement de s'arrêter quelque part, de poser le balluchon, de dire ouf !* (L.Q., p. 173)

¹¹ Nous soulignons ici, à l'instar de la narratrice, seulement les aspects socioculturels qui sont en jeu dans le choix d'un Québec indépendant ou non. Évidemment, il y en a d'autres comme les aspects économiques par exemple, mais qui ne sont pas l'objet de notre mémoire.

Une Québécoise recommencée, mariée avec un rebelle paraguayen exilé, habitant un appartement rempli par le *american way of life*, sur le mur le portrait de Kafka renvoyant à l'inquiétante étrangeté. Le bonheur enfin de percevoir quelques bribes, de revoir en morceaux les lieux et les moments vécus ou désirés.

Le dimanche en été, ils traînaient de longues heures autour du marché Jean-Talon. Ils adoreraient ça. Elle aurait l'impression par moment d'être à Naples ou en Sicile. Lui aussi pourrait avec de l'imagination par moments revoir les marchés de petites villes du Paraguay. (L.Q., p. 184)

Malgré le confort de vivre les différences, l'inexistence d'un "chez soi" rappellerait toujours que ces déménagements ne seraient que la quête d'un nouveau ghetto et le seul domicile possible serait l'espace interstitiel entre tous les lieux.

Ils ne se sentiraient totalement eux-mêmes qu'en marchant, en traversant les différents quartiers. On quitte un ghetto pour un autre, murmurerait-il ironiquement, chez les Juifs, puis chez les Italiens, en passant par chez les riches. Que des ghettos. Tu as remarqué ? (L.Q. p. 190)

Il semble que, selon la narratrice, la seule possibilité d'existence du personnage est de devenir hôte du limbe et de poursuivre, sans autre forme de procès, la séculaire errance juive. Tel est le destin de la Québécoise : aucune fixation, ni logique, ni chronologique.

La Québécoise n'est jamais le roman de la certitude. D'un côté, l'œuvre signale un engagement difficile, comme si la Québécoise était porteuse d'une étoile sur

le bras et qu'elle était prête à se faire noter lors du dessein de devenir québécoise. Étrangère, déplacée, elle se méfie de sa condition par rapport au milieu.

Elle n'aurait rien dit, honteuse de son trop visible europocentrisme, de son eurocommunisme, de cette impossibilité par moments à sortir des cadres étroits de sa culture parisienne. (L.Q., p.77)

Par contre, ceci n'est pas le seul biais. Malgré l'exclusion fréquemment constatée, impression plutôt personnelle qu'un facteur externe, la narratrice souligne la joie d'habiter à Montréal et une certaine identification avec son cosmopolitisme, ce qui peut être observé dans une rapide promenade dans l'œuvre de cette lectrice de Freud qui met en scène le clivage du moi¹².

You dont need to be jewish to love Cantor's bagels

Ville schizophrène

Vous n'avez pas besoin d'être québécois pour aimer Gilles Vigneault, les raquettes et la tourtière du Lac-Saint-Jean. (L.Q., p.79)

On peut se demander si au cours de l'analyse de l'œuvre nous ne faisons pas de confusion. Or nous nous reportons à la narratrice or aux personnages et même à l'auteur. Traditionnelle discussion de la théorie littéraire : devons-nous tenir compte d'une certaine distance entre l'auteur et son œuvre ? Pourquoi ne pas penser la fiction comme étant la réalité racontée autrement ? *Biofiction*. De plus en plus c'est ce que définit le genre de Robin. Tant mieux si nous faisons constater quelque

¹² Clivage du moi : coexistence, au sein du moi, de deux attitudes psychiques contradictoires vis-à-vis de la réalité extérieure.

ambiguïté entre créateur et créature, surtout si nous croyons comme Robin que l'un peut habiter l'autre.

Rappelons le conte *Le dibbouk inconnu*, paru dans *L'immense fatigue des pierres*, dont la question du double dans l'identitaire est abordée. Faisant allusion à la mythologie juive, l'âme d'un professeur de littérature (notons que fréquemment nous avons des professeurs comme personnages), lecteur de Maupassant (N'y aurait-il pas quelque ressemblance entre *Le horlà* et l'entre-deux, une schizophrénie déclenchée par la fissure, par le clivage ?) et de Kafka (toujours cet écrivain de l'effet de l'étrangeté), est habitée par un Juif mort pendant la Deuxième Guerre Mondiale. L'intérêt sur la vie de cette victime de l'holocauste a fini pour devenir l'ombre de son existence. Prix ou châtement pour enlever la poussière de l'histoire, pour jouer et déjouer le passé.

Fréquemment, dans l'entrecroiser des voix, la narratrice est consciente que la sienne devient un amalgame des mémoires individuelles et collectives comme si son âme était envahie par un désir de contenir, dans ce lieu d'expérimentations qui est la littérature, toutes les autres qui se taisent :

Souvenir – littérature – intertexte. Tu parles Charles. C'est du Babel. Mais c'est que nous avons eu la même enfance. Odessa exceptée – Je n'en connais que le grand escalier du Cuirassé Potemkine comme tout le monde. Non, moi c'est Vitebsk, Chagall oblige. Autant lui laisser la parole à moins que ce soit lui que parle en moi ou que nous soyons tous les deux parlés par la même enfance (L.Q., p.39-40).

La Québécoise est un peu de l'inquiétante étrangeté du sujet migrant, un peu de cet imaginaire d'une juiveté séculaire et du trauma de l'après-guerre, un peu de la schizophrénie d'habiter cette Montréal multiculturelle. C'est peut-être un jeu de

proximité et de distanciation de l'auteur et de ses personnages et, dans ce cas, nous y trouvons également un peu de Régine Robin ou le contraire : un peu de Québécoise chez elle. Il n'y aurait pas quelque ressemblance entre l'extrait qui suit et la photo de son bureau, tirée de son site à l'Internet ?

La neige, rester bien au chaud dans mon bureau, dans ma robe de chambre, des piles de livres à droite et à gauche. (L.Q., p.160)



<http://www.er.uqam.ca/nobel/r24136/index.html>

3.2 L'imaginaire juif dans *La Québécoïte*

L'errance est insoutenable comme cette voix de la Bible, qui n'est ni celle de Dieu, ni celle de Moïse. Une voix inassimilable, sans nom et sans écho.

(L.Q., p.79)

Sous l'égide de la littérature migrante ou ethnique se situe la production littéraire juive. D'après Robin, c'est le versant qui remplace et bouleverse même la notion de littérature nationale étant donnée que celle-ci n'arrive pas à rendre compte de toutes les possibilités relevant des traditions distinctes au Québec (mythes, mémoires, écritures, etc.). Régie par une ethnicité fictive occupant un espace frontalier, qui n'est ni l'inscription imaginaire des racines ni la dérive cosmopolite absolue, elle déploie tout le fictif de l'identité et de l'appartenance. Ce faisant, on peut mettre en relief les identités complexes, les parodier et les bricoler.

Produit dans cette ambiance cosmopolite, un roman juif offre au lecteur les conditions de voir négociées les constitutions identitaires les plus variées, de concentrer toutes les problématiques soulevées par le roman ethnique. Selon Robin, il s'agit d'une identité complexe réellement non assignable en particulier dans la littérature. Chez Derrida, l'identité à soi du Juif n'existe peut-être pas. Juif serait l'autre nom de cette impossibilité d'être soi (ROBIN, 1993, p.10).

De là, la relation écriture et juiveté. L'écrivain vit conscient de son impossibilité à représenter le monde dans sa toute complexité, il sait qu'écrire est à la fois sentence de vie et de mort, que s'il écrit pour apaiser le manque ou sous la peur de l'oubli (du sujet et de soi-même), il se rend vite compte qu'entre le dit et le non dit de

la parole quelque chose se perd, et qu'il faut lutter contre l'écriture : elle transforme en indécence, l'indicible de la parole, pour reprendre la belle expression de Patrick Chamoiseau. L'imaginaire juif, lui aussi, est régi par les verbes rétablir, maintenir, recomposer et encore d'autres qui renvoient au passé et à l'effort de maîtriser la perte et apaiser le manque, malgré la prise de conscience de l'impossibilité de ce travail.

Écrire, c'est toujours jouer, déjouer la mort, la filiation, le roman familial, l'Histoire. Tous les poètes sont juifs, comme on le voit, ne renvoie ni à l'ethnicité ni à une fixation culturelle, mais à une tradition qui a toujours inscrit cette finitude, la castration symbolique, donc la non-coïncidence, la fracture, la fissure. C'est bien cette fissure que marque le deuil de l'origine que tout écrivain, confronté «au défaut des langues», doit affronter (Robin, 1997b, p.10).

À l'instar de cette angoisse de l'écrivain, nous pouvons signaler plusieurs catégories d'associations avec la question juive. Faits constatés d'une façon générale par tous les individus ou communautés qui éprouvent du malaise ou se trouvent dans une condition d'instabilité concernant leur status territorial, identitaire et même linguistique.

Lorsqu'on renvoie ces questions à la littérature, il vaut réfléchir sur ce que caractériserait alors un roman juif. La simple association à la condition ethno-culturelle de l'écrivain serait d'emblée fortement combattue, car il peut être totalement éloigné et même avoir réfuté ses origines culturelles. Par contre, il n'est pas rare de trouver des écrivains non juifs qui s'intéressent à des problématiques concernant la juiveté. Une autre possibilité, serait celle de considérer littérature juive toute littérature qui fait appel à des sujets juifs en ayant des personnages, des

narrateurs ou des sujets concernant les Juifs. On pourrait encore considérer la relation de l'auteur du roman avec les problématiques juives.

Quel élément définirait mieux le roman juif : sujet, langue dans laquelle le roman est écrit, association à la culture ou à l'imaginaire juif ? L'établissement de questions ne correspond pas à la capacité de pouvoir y répondre, pourtant nous considérons plausible la définition proposée par Robin. Dans un essai consacré à ces réflexions elle suggère que la littérature juive serait celle marquée *«par la présence d'archétypes ou des figures qui seraient caractéristiques de la judéité dans l'écriture, position qui a au moins le mérite d'abandonner des points de vue trop étroitement sociologiques ou ethno-culturels, mais qui s'expose à toutes sortes de dérives métaphysiques arbitraires, car on aurait vite fait de montrer que les archétypes ou figures en question (exil, entre-deux, problématisation de l'identité, travail de fragilisation de la langue ou au contraire hyper-maîtrise et obsession de la langue) sont le propre de toute littérature au sens large et de toute littérature minoritaire plus particulièrement»* (Robin, 1997b, p.11).

Aucune collectivité ne peut mieux représenter le sentiment éprouvé par l'étranger que la juive, voici la raison pour laquelle la figure du Juif devient un excellent substrat pour représenter la figure du moi-qubécois, individu que selon Robin vit le manque, l'exil. Chez Kwaterko, la présence du Juif comme figure interposée permet une mise en scène de la disparité culturelle de Montréal, de son caractère de plus en plus fragmenté et cosmopolite (KWATERKO, 1998. p. 163).

Si la littérature migrante est sensible au regard de l'autre (l'étranger, l'étrange, l'immigrant), en exposant les représentations sociales qui composent ce Québec cosmopolite, l'œuvre *La Québécoise* de Régine Robin suit cette tendance en mettant

en évidence le moi-qubécois par le prisme du moi-juif, autrement dit, nous voyons abordée de façon fictionnelle la problématique juive insérée dans une autre : la québécoise :

L'imaginaire québécois lui-même s'est largement défini, depuis les années soixante, sous le signe de l'exil (psychique, fictif), du manque, du pays absent ou inachevé et, du milieu même de cette négativité, s'est constitué un imaginaire migrant, pluriel, souvent cosmopolite. (NEPVEU, P. Apud Kwaterco, 1998, p. 161).

Dans *La Québécoise*, nous allons voir que Montréal est vue comme une proposition d'un *hors-lieu*, un *tiers-lieu* où les personnages ne sont jamais chez eux même si ce lieu représente leur propre creuset. Ce n'est pas parce que les personnages ont reproduit les caractéristiques de leurs origines qu'ils s'y sentent familiarisés, mais parce que ce lieu comporte la perception même de l'immigrant : l'étrangeté. Si le Juif, être dépaycé par excellence, pendant des siècles a vécu sous le regard de l'autre, c'est ce même regard que Montréal va lui procurer, mais dans une relation dialogique car cet autre se voit également "ex-centrique".

Cet imaginaire de fusion semble pourtant revêtir chez eux aspect thérapeutique fondamental. Car créer un mythe du Montréal cosmopolite, celui d'une "ville-village" porteuse des sonorités, des odeurs et de voix familières, revient à pallier un déséquilibre irrémédiable dû à l'exil lui-même. (KWATERKO, 1998, p. 172)

Nous trouvons fréquemment associé à l'identité juive le désir de réparer les injustices et de prendre parti des minorités, car dans ce sentiment d'exclusion semble exister un lien entre les autres communautés ethniques et culturelles qui

composent le Québec¹³. En effet, toute relation qu'enveloppe la juiveté, exige ce flottement entre tradition et rupture, cantonnement et rapprochement social comme façon d'éviter une nouvelle ghettoïsation. Idée qui ne lasse pas d'être attrayante, celle de créer un monde à part, à l'écart des enjeux externes¹⁴, mais pourtant ne fait qu'augmenter une blessure des plus anciennes et des plus sensibles qui fait ombre à cette communauté : l'exclusion. Un milieu divisé en dedans et en dehors promeut une double contrainte.

Le Juif du Québec se considère minoritaire par rapport aux autres Québécois et par rapport aux Juifs mêmes, parce que tout en étant Québécois et francophone, éloigné de la terre promise et des autres Juifs éparpillés à travers le monde, il se sent différent : un Juif à sa façon. C'est dans cet interstice qu'il est obligé de vivre.

Dans *La Québécoïte* la condition juive va se confondre souvent avec les fantômes qui habitent l'imaginaire migrant, pris par le sentiment de l'errance : parfois agréable, parfois gênant. L'extrait qui suit démontre la perte des référents du personnage faisant allusion au peuple sans pays (le Juif), sans point de repère pour trouver les origines perdues.

Elle demanderait à tous son chemin. Tous étaient désireux de l'aider mais elle ne savait pas où elle allait où elle irait. Elle leur demandait son pays, mais il n'existait pas ayant oublié par Dieu au jour de la création. (L.Q., p. 66-67)

¹³ Un exemple plausible est celui d'une revue québécoise d'actualité culturelle, *Tribune Juive*, âgée de 18 ans, qui manifeste la préoccupation de ne pas s'enfermer dans un discours racial. Dans son éditorial d'avril 2001 nous trouvons le texte suivant : "Tribune juive a ouvert ses colonnes à tous ceux qui se sentaient animés du même désir de combattre les injustices et de lutter pour les droits des minorités dans un Québec pluraliste".

Jean Paul Sartre, dans un effort pour rompre un courant de pensées antisémites, a voulu s'exprimer sur la condition juive dans son livre appelé *La question juive*. À son époque, il s'agissait surtout d'abolir le préjugé anti-juif et de démythifier tout un discours qui favorisait la ségrégation juive et la promotion de la pureté aux dépens d'une annihilation raciale. La condition juive était dans ce cas un état de refoulement déclenché par le regard de l'autre. Il y avait tout un contexte pour justifier cela. Aujourd'hui, lorsque nous nous rapportons à la condition juive ou à la problématique juive, nous avons un tout autre concept qui dépasse beaucoup la situation de l'opprimé. Nous croyons qu'au-delà du regard de l'autre, il faut prendre en charge le regard que le Juif pose sur lui-même. Deux positions qui ne sont jamais étanches mais au contraire sont assujetties à des contextes historiques et personnels en mouvement continu. En plus, il faut rendre compte de tout un imaginaire qui compose cette constitution identitaire.

Dans ce sens plus large, les aspects concernant la problématique juive dans *La Québécoise* sont nombreux. Nous essayerons d'en analyser quelques-uns, ceux que nous considérons importants dans sa composition, tels que la nostalgie du non-arrivé et la question du retour du refoulé présentes dans l'œuvre, et qui sont aussi fréquents chez les écrivains juifs de l'après-guerre qui, tout comme Robin, ont du mal à se délivrer des souvenirs qui renvoient à la condition juive.

¹⁴ Enjeux qui exigent à tout moment de repenser la façon de regarder l'autre et soi-même.

3.2.1 Le non-arrivé

De cette oscillation triangulaire entre le pays d'accueil (dans ce cas, le Canada), le pays d'enfance ou des ascendants et la promesse d'un État juif (Israël), il se passe quelque chose avec le peuple¹⁵ juif que nous appelons la nostalgie du non-arrivé.

C'est comme si une personne qui n'a jamais connu un lieu avait à tout moment une angoisse provenant de l'absence de ce lieu dans sa vie. Stimulée par une mémoire collective, cette personne développe un sentiment nostalgique et finit même par se laisser envahir par cette sensation du manque qui l'amène à fantasmer sur un passé qui n'a pas eu lieu mais qui habite son imaginaire.

Robin même observe que cela peut être très caractéristique des écrits littéraires : *l'écrivain invente dans sa ou ses langues ce qu'il n'a pas connu, ce qu'il croit avoir perdu.* (ROBIN, 1993, p.26)

La nostalgie du non-arrivé serait présente dans le désir de retrouver un pays imaginaire où, enlevée la poussière du temps et supprimées les barrières spatiales, on accéderait aux traditions juives. Même celles dont l'individu n'a jamais connu. Traditions qui n'ont jamais fait partie de son enfance mais qui, réclamant un lieu dans la mémoire collective, finissent par ensemençer et se confondre à la mémoire individuelle. Trouver des exemples dans *La Québécoïte*, ce roman régi par la complicité du fictionnel, implique un piège. Malgré les pistes autobiographiques nous permettant de risquer quelques remarques sur l'auteur, nous hésitons sur le référent.

¹⁵ Il faut établir l'usage du mot «Peuple». Selon le dictionnaire Robert : 1. *Ensemble d'humains vivant en société, habitant un territoire défini (- Habitant) ayant en commun un certain nombre de coutumes, d'institutions, et parfois, une communauté d'origine.- 2. Ensemble d'hommes qui, ayant même origine ethnique, même religion..., ont le sentiment d'appartenir à une communauté (bien qu'ils n'habitent pas*

Prenons cependant le risque et rappelons l'insistance (de la narratrice ou de Robin ?) à peindre dans l'imaginaire du personnage une Europe envahi par la Deuxième Guerre Mondiale ou un décor qui rappelle les ghettos. Cela donnerait une certaine dimension de la nostalgie du non-arrivé dans la mesure où Robin n'a connu Varsovie que très récemment. Malgré les séquelles de ces enjeux, Robin était très jeune. Le passé qui est en jeu, est-ce le sien, une appropriation de celui de ses parents ou celui de la Québécoise ?

Pierre Nepveu remarque également dans un essai que certains écrivains juifs (Robin et Paul Auster, par exemple) ont une certaine tendance à retomber sur ces événements traumatiques, même s'ils n'ont pas eu la moindre expérience directe de cet univers juif de la première moitié du XX^e siècle. (NEPVEU, p.311)

Dans ce constat, il ne s'agit pas d'une vraie critique ou d'un rapport simpliste entre l'auteur et son œuvre, mais plutôt d'une considération sur le fait que la mémoire collective dépasse et se confond à la mémoire individuelle.

3.2.2 Le refoulement

Innombrables sont les conflits par lesquels le Juif a dû passer au cours de son existence. Les histoires de persécution, sorte d'une chasse aux sorcières de raison ethnique, ont déchu le peuple élu. Dans une inversion de rôles, c'est lui qui est devenu l'exclu, le *goy*¹⁶.

le même territoire). Nous en restons avec cette dernière, car nous est chère cette notion d'une communauté sans territoire mais qui partage des caractéristiques communes.

¹⁶ *Goy*, ce mot hébraïque ne désigne pas seulement celui qui n'est pas Juif, Il porte aussi une notion négative. Un *goy* est un étranger, un étrange. Moacyr Sciar rappelle que les mots hébraïques

De là, ce désir d'une existence juive moins habitée par le trauma, par la fissure et par la souffrance d'être considéré différent même dans le champ religieux

Dieu pourquoi ne te choisis-tu pas un autre peuple. Fiche-nous un peu la paix. Juste un peu. (L.Q., p.70)

Dans *La Québécoise*, roman où l'imaginaire juif est en évidence, fréquemment les personnages éprouvent angoisses et complexes qui renvoient au trauma conséquent des persécutions qui semblent les accompagner sans trêve. Des séquelles du passé qui deviennent également obstacle au désir d'accommodation.

Les personnages du roman semblent représenter, c'est à dire, devenir une mise en œuvre de quelques études de Freud sur le comportement humain. Nous mentionnons ici la situation du refoulement¹⁷, qui sans être jamais une problématique traitée directement comme thème du roman, habite quand même intensivement l'inconscient des personnages. Ayant expérimenté directement ou indirectement des situations conflictuelles difficiles à supporter, ils les auraient fortement réprimées. Travail de changer le trauma en oubli¹⁸, en trou de mémoire. Ce qui fonctionnerait peut-être comme un mécanisme de défense dont la durée est imprévisible.

Toujours est-il que ces personnages éprouveraient une situation postérieure et conséquente à celle du refoulement. Le roman semble souligner surtout ce deuxième stage où les mémoires refoulées une fois revenues à la surface semblent

commençant par g sont en général désagréables : *geena* (enfer), *galut*, (diaspora). Toujours est-il que c'est ce peuple élu à l'envers qui vit intensivement ce sens de la lettre g. Peuple élu devenu peuple marginal.

¹⁷ De façon vraiment résumée, le refoulement serait dans la conception psychanalytique un mécanisme inconscient de défense par lequel sont repoussées et maintenues hors de la conscience des représentations liées à une pulsion dont la satisfaction provoquerait un déplaisir insupportable. (Source : dictionnaire Robert électronique). Pour élargir l'extension du concept nous suggérons, en plus de l'œuvre de Freud, l'encyclopédie Universalys et le Dicionário Enciclopédico de Psicanálise de Pierre Kaufmann.

manifester une charge traumatique encore plus grande. C'est ce que Sigmund Freud à appelé le retour du refoulé¹⁸. Parfois ce sont des choses qu'on veut oublier et on les maintient parfois c'est le contraire qui arrive. Ces mémoires autrefois refoulées ne sont pas forcément celles des personnages mais également émanent d'une mémoire collective, qui circule dans le milieu juif sans en trouver vraiment un propriétaire.

Le phénomène du retour du refoulé peut être observé au cours du roman parfois à travers des mots insérés dans des contextes qui lui sont étranges (n'y aurait-il pas ici des lapsus, des actes manqués ?), parfois à travers les lectures de la réalité québécoise contaminées par les souvenirs de la Deuxième Guerre, des pogroms, du Paris envahi par l'armée allemande, etc.

Remémorer l'histoire peut signifier un retour au ressentiment. En effet les personnages du roman ont quelque difficulté de dissocier la question juive du passé d'oppressions qui ont vraiment eu lieu mais qui ne forment pas pour autant le noyau de leur condition.

Dans ce processus à noter les différences, très présent dans *La Québécoïte*, utilisé aussi comme forme d'approche et de distanciation entre réalité migrante et québécoise, ce qui, apparemment serait une simple liste de vins, va déchaîner chez le personnage, dans ce parcours psychologique qui va du plaisir au déplaisir, des souvenirs de la Deuxième Guerre Mondiale:

¹⁸ L'oubli, selon Freud, a aussi pour cause le refoulement.

¹⁹ Nous touchons ici dans des sujets assez complexes et délicats qui demanderaient une réflexion beaucoup plus grande. Freud a écrit exhaustivement sur le refoulement et on pourrait y dédier tout un mémoire. Néanmoins, notre intention, beaucoup plus humble, est de rendre compte que Robin s'emploie de ces représentations étudiées par la psychanalyse dans la construction d'une structure psychologique de ses personnages.

LES CLAIRONS
 LES MARRONNIERS LES TROUBADOURS
 LES SAUVIGNONS
 sans compter LES DUPONT
 INTERDITS AUX JUIFS et aux CHIENS
 PENDANT LA GUERRE (L.Q., p.22)

Il en va de même lorsque le personnage découvre chez son chat des réactions qui relèvent d'un trauma qui n'est pas seulement le sien mais qui appartient aussi à une mémoire collective :

Mime Yente aurait conclu que Bilou devait avoir des attaches polonaises, le tout aurait été de savoir si ses attaches étaient polak ou juives - Chat-pogrom ou chat-cacher ? (L.Q., p.29)

Dans le roman, les réflexions qui offrent des subsides pour penser la condition juive comme une charge difficile à porter sont abondantes et risquent de mettre en second plan une mise en valeur des particularités de cette riche identité, ce qui nous semble une contradiction par rapport aux propositions de Robin en tant que théoricienne. Fréquemment, dans l'œuvre le retour au passé signifie retomber sur la remarque négative, sur les crises, les persécutions et surtout les guerres. Ainsi, une conversation imaginaire entre amis qui commence par :

Et ils auraient ri, heureux d'être ensemble, de pouvoir évoquer tous ces noms d'Europe centrale, heureux d'être juifs aussi en quelque sorte. (L.Q., p.78)

peut finir, tout de suite, sous le rappel :

Et puis nous déconnons sur l'Europe centrale. L'entre-deux-guerres. Oui. Et tout ça débouche sur Auschwitz, vous savez bien. (L.Q., p.79)

À tout moment le récit des nostalgies, des histoires, des souvenirs devient un jeu d'écriture automatique permettant, par l'entrecroisement et par l'ambivalence des perceptions, la mise en contact entre les différents contextes dans lesquels le Juif se reconnaît. Associations qui ne sont pas innocentes et qui conduisent le lecteur à une réflexion sur les possibilités infinies de raconter et d'interpréter l'histoire autrement. Nous détachons au-dessous un fragment (toujours le fragment) de ces images kaléidoscopiques construites par le délire de la narratrice qui associe l'histoire biblique et les événements de la Deuxième Guerre comme si les probations mythiques se perpétuaient dans l'existence juive, tout en justifiant la souffrance.

«...Ils furent supprimés de la terre, il ne resta que Noé et ceux qui étaient avec lui dans l'Arche. Et les eaux grandirent au-dessus de la terre durant cent cinquante jours». Mais Dieu se trompe dans sa comptabilité. Du 15 novembre 1940, date à laquelle le ghetto de Varsovie a été fermé, jusqu'à la fin de 1943 près de mille jours se sont écoulés – mille jours d'agonie – et quel Noé à suivre ? (L.Q., 73)

À partir de ces extraits, nous pouvons observer que les conflits présents dans la Québécoise concernant l'identité juive sont plutôt d'ordre interne, intime et psychologique qu'une contrainte imposée par le milieu. Pris par le sentiment d'exclusion et d'exil, ce juif de Robin, être poursuivi par ses fantômes, c'est à dire, par un passé fantasmé, est quelqu'un qui a besoin de réaliser deux procédés parallèles : trouver un chez-soi et se trouver en lui-même.

Une quête qui n'implique pas une trouvaille. Aller à la recherche de quelque chose est pour la Québécoise plutôt un moyen de vivre et d'apaiser le manque même en sachant d'avance que ce processus ne trouvera jamais sa fin.

Guedali, Guedali, même ici à Montréal dans cette Amérique de Delicatessen, de pain noir, de cornichons, de harengs salés, même ici, Guedali, je cherche le Shtetl sans le trouver (L.Q., p. 68)

Au-delà d'une formation fortement marquée par les principes catholiques, l'influence de l'imaginaire et des traditions juives dans la constitution de l'imaginaire québécois est indéniable. En considérant que *La Québécoise* intègre la relation entre ces deux compositions identitaires, la juive et la québécoise, nous nous proposons ici à réfléchir sur deux mythes juifs relevants dans l'œuvre, qui sont le mythe du juif errant et le mythe de Babel.

3.2.3 Le Juif errant

Nous pouvons observer plusieurs traits communs à la culture et à la problématique juive dans la représentation de l'imaginaire québécois. Le plus remarquable est peut-être le mythe de l'errance.

Le juif errant n'arrive jamais à un chez soi, sa place est *la troisième marge* qui n'est pas son pays natal ni celui où il habite. Son caractère, selon Pierre Brunel, "propose aux écrivains une carcasse dramatique apte à symboliser la condition du tout homme dans sa confrontation avec l'espace et le temps, cet homme qui, voué à ses démons intérieurs, est capable de transformer sa malédiction en rédemption". (BRUNEL, 1998, p. 167)

D'autres minorités ethniques ou cultures en situation marginale s'approprient de la figure du Juif, qui symbolise aussi une certaine image de révolte et de rédemption, pour représenter leur existence. Aux Antilles, Aimé Césaire, poète créateur du mouvement de la Négritude, dans son *Cahier d'un retour au pays natal* compare son peuple et lui-même à la figure du Juif :

Comme il y a des hommes-hyènes et des hommes-panthères,
 je serais un homme juif
 Un homme-cafre
 Un homme hindu-de-Calcutta
 Un homme-de-Harlem-qui-ne-vote-pas
 L'homme famine, l'homme insulte, l'homme torture, on pouvait à
 n'importe quel moment le saisir le rouer de coups, le tuer –
 parfaitement le tuer – sans avoir de comptes à rendre à personne
 sans avoir d'excuses à présenter à personne
 Un homme-juif
 Un homme-program
 Un chiot
 Un mendigot (CÉSAIRE, 1971, p.57).

Ainsi la figure du Juif serait aussi la métaphore d'un individu ou d'une collectivité parfois humiliée et révoltée ou à la recherche d'une explication pour ses chemins parcourus.

Destin et châtement sont fréquemment associés au mythe du juif errant, être condamné à vaguer dans l'espace – à la recherche des lieux introuvables pour accommoder et affaiblir sa séculaire angoisse – et dans le temps – à la recherche d'une réévaluation des mémoires et de nouvelles et constantes interprétations de son passé – éprouvant le sentiment d'étrangeté dans une tentative conflictuelle de fixation identitaire et de résistance à celle-ci.

Nous trouvons ici peut-être une proposition de l'auteur dans la construction du roman. La Québécoise serait ce personnage capable d'offrir un peu de ces

impressions psychologiques qui résultent des flux territoriaux et identitaires et qui sont depuis toujours propres à la condition juive et aujourd'hui propres à la condition québécoise.

Il serait une fois une immigrante. Elle serait venue de loin – n'ayant jamais été chez elle. Elle continuerait sa course avec son bâton de juif errant et son étoile à la belle étoile avec son cortège d'images d'Épinal, de stéréotypes éculés. Elle continuerait à voir la naissance de nouveaux langages, à l'écoute. (L.Q., p.64)

L'acte même de réécrire et réinventer l'histoire est prépondérant et inhérent à la communauté juive. Dû au fait qu'ils se considèrent irrémédiablement séparés de leur contexte, les Juifs ont besoin de repenser continuellement leur condition.

Ce besoin de revoir les mythes et les histoires, de réduire les frontières entre fiction et réalité, de jouer avec les probabilités est une constante dans le roman.

Réinventer le passé c'est par exemple voir des faux Messies du XII^e siècle poursuivis par des agents de la C.I.A. ou étant en consultation chez des psychiatres, recréant et parodiant les textes mythologiques sous le regard actuel. En fait, sous la complicité de la figure du professeur qui organise un cours sur le sujet, nous avons un vrai rapport des causes et des effets qui entourent cet événement historique. Vivre dans l'attente du Messie, du rédempteur, n'est pas chez les Juifs une attitude passive. Son apparition serait une sorte de récompense au peuple élu qui a suivi les préceptes divins. Il accomplit donc à la fois la tâche de donner l'espoir d'un monde meilleur avec son arrivée et de stimuler dans cette communauté une quête de valeurs qui justifient sa présence. Le faux messie est vu comme quelqu'un qui essaye de transgresser l'histoire, de s'en approprier. Sa figure est importante dans la

composition de l'imaginaire juif dans l'œuvre dans la mesure où elle représente rupture et révolution.

Transporter Sabbatai Zevi à d'autres contextes historiques correspond à un certain désordre qui procure le fait de déplier et jouer avec les événements et de repenser les mythes à partir d'une réalité autre et vice-versa. Ainsi, il serait le bien venu dans d'autres contextes qui minent péniblement la mémoire du personnage : *un Messie pompier pour 1933, s'il vous plaît, pour éteindre l'incendie du Reichstag. Un Messie scrutateur pour modifier les données du vote – élection de 1932* (L.Q., p.47). De même, l'écrivain brésilien Moacyr Scliar dans un conte dont le titre est *A balada do falso messias* imagine Sabbatai Zevi au XIX siècle conduisant les immigrants juifs vers la terre promise (récréant le récit d'un passage biblique), dans ce cas, la colonie de Quatro Irmãos au Rio Grande do Sul.

Subvertir les mythes, les langues, créer un texte schizophrène qui abrite le réel et l'irréel et qui fait confondre le temps et les lieux fait partie d'une proposition littéraire qui se nie à maîtriser un ensemble infini de réflexions éparpillées dans le récit mais qui pourtant converge autour d'une identité juive. Loin de vouloir développer une équation, Robin ne veut que mettre en circulation ces imaginaires car s'arrêter sur des définitions figées est condamner à mort tout ce qu'on ne peut pas diagnostiquer. Il faut un espace flou pour la mobilité de l'imaginaire.

Transgresser Sabbatai Zevi. En faire un grand penseur, un révolté, presque un révolutionnaire, un marginal, un déviant. Sabbatai Zevi notre contemporain, Le schizo – le dingue – le psychotique, le borde line – l'irrécupérable semeur de merde, conquérante les foules, les pauvres, les sans-espoirs. Messie ne vient-il pas de mess qui, en anglais, veut dire bordel, désordre ? Ou plutôt manier sciemment l'anachronisme, faire établir une fiche de police par quelque grand vizir à la solde de Koproli, peu après la conversion de Sabbatai à l'Islam, ou par la CIA... (L.Q., p.51)

Par contre, assimiler le présent correspond à observer et absoudre les différences de Montréal, des noms de repas et des rues jusqu'aux programmes de télévision et les confusions des langues.

Judaïsme, c'est à dire, la religion juive chez Robin est le biais par lequel on peut éprouver la condition juive. Elle remplit beaucoup plus qu'un espace destiné à la croyance, devenant un lien communautaire capable de dépasser toutes les frontières. Plus qu'un exercice de foi, elle est exercice de tradition.

Elle écouterait cette prière debout un peu agacée. Elle aurait voulu dire à Mime Yente qu'elle ne supportait pas plus les rabbins que les curés. Lisant dans le secret de ses pensées Mime Yente aurait répondu à tout.

- Écoute, c'est une façon de se souvenir qu'on est juif. N'oublie jamais. (L.Q., p.136)

La religion juive est aussi connue, surtout au XVIII^e dans les pays germaniques, comme mosaïque. Mosaïque parce qu'elle vient de Moïse, le porteur de la Tora. Dans le dictionnaire nous trouvons le mot signifiant aussi un ensemble d'éléments divers juxtaposés ou un travail intellectuel ou manuel composé de plusieurs parties distinctes ou séparées. Voyons par-là, que l'enjeu juif a toujours eu par association l'hybride, le fragmentaire, enfin, un processus infini de combinaisons dont l'achèvement n'est pas attendu. Juiveté, encore une fois, étant ce qui n'est pas clair, ce qui n'est pas défini.

L'inévitable opacité concernant les traditions et la formation identitaire au Québec, suggère le besoin de développer un lénitif. C'est pour cela que la présence de l'imaginaire juif dans l'inconscient québécois accompli un rôle important dans la reprise des valeurs culturelles, telles que les mythes et les mœurs. Si la dispersion

de la communauté juive a impliqué le désagrégement des traditions communes et spatiales, il reste encore la maintenance de mœurs fixés par l'imaginaire historique et mythique et par la perception de son passé.

En raison de la situation propre aux Juifs de vivre à long terme dans l'altérité, partageant les espaces avec des ethnies et des cultures différentes, hésitant sur le dilemme : tradition *versus* modernité, passant par une nécessité constante de questionner son identité, de récréer son histoire et repenser le monde, on peut établir une certaine analogie avec la problématique du moi-qubécois et du moi-post-moderne. Si l'interaction culturelle des différentes ethnies est aujourd'hui en évidence, la communauté juive historiquement s'en préoccupe surtout comme façon de survivre.

Pendant des siècles le peuple juif fait de la souffrance un levier du progrès intérieur, en conformité avec la structure implicite des mythes de rédemption. Cela signifie, à l'instar d'autres cultures marginales, que surmonter les connotations et les forces négatives passe presque obligatoirement par un procès de subversion de valeurs et de préjugés. Comment se situer au milieu de crises identitaires ? Il serait intéressant d'observer les enjeux de l'existence juive pour comprendre le flux incontinent de son identité composite.

3.2.4 Le mythe de Babel

De la construction de la tour de Babel a résulté la colère de dieu qui la voyait comme un affront des hommes. De lors, un lourd châtiment aux descendants de Noé

à été infligé : Il a été donné une langue à chacun, de façon à ne pas se comprendre entre eux. La communication impossible a déclenché la dispersion (peut-être la première d'une saga), car une langue commune est l'un des éléments les plus importants pour la composition d'une communauté. Le mythe de Babel nous rappelle que de la mise en contact des différentes langues surgit une étrangeté immédiate qui provoque l'écartement ou encore la création de ghettos, refuge où l'on peut apaiser cette angoisse. Rappelons encore que le châtement imposé a été perpétuel. Comment rejoindre alors une humanité condamnée à l'étrangeté, où chaque individu est un étranger par rapport à l'autre (ou par rapport à soi-même, d'après Julia Kristeva) ?

En effet, le mythe de Babel aurait des connotations positives et négatives. Il renvoie d'un côté à l'idée de chaos et d'incompréhension du milieu et d'un autre côté au besoin d'une mise en valeur des différences, d'une quête d'harmonie basée sur l'interrelation et sur la tolérance.

Dans *La Québécoise*, Babel semble se manifester de deux façons qui s'imbriquent : la première serait d'ordre interne. Elle se donnerait au niveau psychologique des personnages, lesquels souligneraient une impossibilité de concilier les mémoires, les lieux et les langues et annonceraient l'inévitable clivage, la rupture. La deuxième, d'ordre externe et contextuel, renverrait à une adéquation à la diversité et à l'altérité, ce qui exigerait à priori ou concomitamment la quête d'un équilibre interne.

En outre, nous voyons dans *La Québécoise* un peu de la réalité québécoise en voie de définir son babélisme. Cette Montréal, vue par Robin à la fois comme ville

des autres et comme lieu des possibilités, porterait l'allure du babélisme tranquille, pour employer l'expression de Pierre Nepveu.

Le Québec d'aujourd'hui serait un nouvel effort de construction de la tour, cette fois pourtant un lieu où on peut concilier les différences et où de toute façon les langues se manifestent, comme nous pouvons remarquer dans l'œuvre de Robin, parfois en miettes, incorporées dans le français québécois, parfois dans les noms des rues et des nourritures.

Cette représentation mythologique est d'une façon générale chère aux écrivains québécois contemporains à mesure qu'elle traduit le paysage culturel et souligne la présence des traditions et de l'imaginaire juif dans leur contexte. En effet, l'idée d'une tour-refuge peut symboliser la diversité de langues et de cultures qui circulent aujourd'hui au Québec. Elle réfléchit sur la nécessité d'une nouvelle éthique : celle de la découverte de l'autre, de l'acte de partager.

Dans un Québec conscient de son plurilinguisme, il est nécessaire de rompre avec les connotations négatives qui entourent ce mythe. La différence séduit et refoule. Pour l'établissement d'un équilibre il faut un espace de création d'une Babel contemporaine basée sur l'acceptation de l'autre dans l'inconscient collectif. Fait remarquable non seulement dans l'œuvre de Robin, mais aussi chez plusieurs écrivains québécois. Bernadette Porto, en analysant *Nous avons tous découvert l'Amérique* de Francine Noël, observe, que dans ce roman, Babel devient le lieu d'asile et de tolérance et que la langue française est revendiquée comme point de contact entre plusieurs étrangetés, lieu privilégié de différentes altérités (PORTO, 2000b, p.211).

En effet, l'univers littéraire est ce grand refuge qui comporte ce qu'il y a de plus universel, permettant les expérimentations les plus variées. Les lieux, les mémoires, les oublis, les mythes, les crises, la joie de vivre dans la diversité, le bouillonnement résultant de la richesse de l'intertextualité. Tout est là, dans ce tube à essai dont les résultats sont imprévisibles comme l'errance juive. Lieu où le Juif peut mettre en évidence ses problématiques en même temps que la littérature elle-même se nourrit en abondance de son imaginaire pour exposer des thématiques comme la question du double, de la diversité culturelle et de la formation identitaire. Ne dit-on pas que le Juif est le peuple du livre ?

**4 LA QUÉBÉCOITE :
LE PROJET LITTÉRAIRE
DE REGINE ROBIN**

4.1 Les différentes représentations mémorielles.

Consciente de son hybridité, Robin en tant que théoricienne, semble privilégier dans ses études une identité basée sur la mise en contact entre cultures et ethnies. Cela signifie aussi s'éloigner de ce qui promeut une identité de racine qui renvoie à l'idée de pureté et qui devient substrat de guerres et de doctrines totalitaires. L'exemple de la Deuxième Guerre Mondiale sous l'emprise de l'esprit nationaliste et de la promesse d'un monde dominé par une seule race nous rappelle le danger. Ces événements sans doute ont influencé la pensée de notre époque. La peur que s'installent de nouvelles vagues idéologiques revendiquant la pureté raciale, religieuse ou culturelle, a déclenché la promotion d'un univers pluriel. Dans cet univers pluriel, nous avons une place privilégiée pour la construction identitaire qui se fait comme rhizome (terme créé par Deleuze et Gattari), par opposition à racine²⁰.

La littérature contemporaine américaine (c'est à dire, des trois Amériques) semble vouloir manifester ce sens rhizomatique de se mouvoir parmi les choses, d'instaurer une logique du «et», de renverser l'ontologie, d'annuler fin et début, de considérer le milieu le lieu où les choses acquièrent vitesse (DELEUZE et GATTARI, 1995, p.37). Façon par laquelle on peut mettre en valeur des cultures innombrables et complexes qui la composent tout en essayant de réduire les incompatibilités et les status hiérarchisants.

²⁰ Évidemment qu'un tel discours d'un univers dit pluriel voit ses limites dans une société basée sur le pouvoir économique. L'exclusion est faite par qui détient le capital et l'exclu est celui qui ne le détient pas.

C'est dans cette littérature que s'inscrit la production de Robin. Dans son œuvre, l'image décrite de l'Amérique semble devenir le point de contact entre le réel et son monde fictionnel, étant donné que ces deux espaces sont remplis par l'imprévisible, par l'hétérogène :

Une Amérique mal ficelée, tout juxtaposé en vrac. Comprimé de temps et d'espace, tous les pays, toutes les Histoires, tous les peuples. Œcuménisme du pauvre, du poursuivi, de celui qui n'a pas le droit à la parole. (L.Q., p. 66)

La Québécoite, paru pour la première fois en 1983, surgit dans un moment où le Québec prend de plus en plus conscience de son multiculturalisme et de son identité composite. Même si le français est la langue officielle, on y peut entendre toutes les langues et la composition de cultures et d'ethnies les plus variées donnent origine à un imaginaire vraiment pluriel et cosmopolite.

Tout ce contexte susceptible de changements inattendus est en jeu dans l'univers de la *Québécoite* et va à la rencontre d'une proposition littéraire (parfois sociale) qui implique une "*poétique de la relation*" (pour rappeler Édouard Glissant) et une esthétique textuelle hybride.

La Québécoite étant construite autour de la question de l'altérité, il est intéressant d'observer la façon par laquelle celle-ci est représentée : pas seulement dans le discours mais aussi au niveau esthétique. Voyons un peu ce parcours suivi pour catalyser les différentes mémoires présentes et comment un concept d'identité se construit comme résultat de l'intersection de différentes cultures et ethnies.

Imprévisibilité et impureté sont ici des aspects présents soit dans la structure du roman soit dans l'image peinte du milieu que l'œuvre cherche à décrire. Voici

pourquoi nous avons l'impression d'un affaiblissement des frontières entre fiction et réalité. De ce mélange de mémoires, d'(i)rréalités bricolées et fantasmées, il n'est pas surprenant qu'on rencontre une Montréal qui ressemble un peu à celle décrite par Pierre Nepveu et Gilles Marcotte : Montréal n'est pas tout ; elle est l'image du tout.

La littérature ne fait pas qu'enregistrer, sur le mode descriptif, cette transformation de Montréal. Entre la ville et la littérature, osons dire que l'influence est réciproque : le nouveau récit urbain, volubile, mobile, éclaté, ne peut se produire que dans une ville entrée dans l'ère de la mutation perpétuelle ; et Montréal semble accomplir sous nos yeux les intentions de sa littérature. (NEPVEU et MARCOTTE, 1992, p.9)

Nous pouvons parler d'une stratégie de discours qui inclue la transposition ou peut-être un effacement de la notion de frontières entre les genres littéraires tels que l'autobiographie, la fiction et l'essai. *La Québécoise* se trouve dans cet espace interstitiel de l'hybridation des formes, des cultures, des lieux et des mémoires.

Cette figure du dedans/dehors, de l'entre-deux va traverser tous les niveaux d'analyse, toutes les logiques, aussi bien l'ordre du réel que l'ordre symbolique, aussi bien la quotidienneté événementielle que la mise en texte. (ROBIN, 1989b, p.12)

Cette esthétique hybride est ce qui permet la création de l'image du tout que nous venons de souligner. Image en morceaux. Dit autrement, la production de cet effet ne relève pas d'une supposée totalité mais du détail, de la trace.

Le mélange d'annonces de journaux en anglais (p.75, 76), poèmes (p.102), publicité de restaurants contenant des listes de nourritures juives et d'ailleurs (p.114),

toute une variété de cartes de restaurants québécois qui démontrent les influences d'ailleurs, programmations complètes de télévision qui occupent 5 pages (p. 128-32), discours de partis politiques (p. 119), adresses de restaurants tirés de l'annuaire (p. 191), collages, en somme toute cette hybridité des formes vient à déstructurer le récit et à introduire le Divers. Proposition esthétique qui, selon Zilá Bernd, au lieu de répondre à la question si ces éléments étrangers au roman vont tuer la littérature, annonce l'interpénétration de l'un dans l'autre.

Os diferentes textos são colocados em situação de complementaridade no intuito de problematizar os referenciais de leitura do romance e causar desconforto ao leitor que é levado a refletir sobre os rituais discursivos e sua profanação. (BERND, 1998, p. 265)

Voici un roman ethnique, du deuil, de la nostalgie, et des contradictions : désir et impossibilité d'accommodation. Un texte d'approche et de distanciation, sans aucune fixation, seulement du langage et la captation d'impressions. Sujets ? Plusieurs et aucun, seulement une écriture automatique à la recherche d'un sens. De là le soin de tout nommer jusqu'au moment où toute étrangeté devient familière.

En effet, noter les différences, cette loi établie dans *La Québécoite*, semble répéter inlassablement l'exercice de l'observation jusqu'à la fixation. Par contre, la résistance à la fixation est due à la peur d'oublier qu'on est étranger. C'est entre la tendance à la fixation et au déracinement que va se situer l'imaginaire migrant rappelant toujours qu'on éprouvera du manque partout, sans autre forme de procès.

Ses bouts de rêves – ville reprisée,
ville d'exils juxtaposés,
de solitudes amoncelées qui se côtoient sans se voir

pas de reprise perdue, les fils se voient dans la
 couture.
 Paroles égarées
 à la dérive
 sans points d'appui.
 Paroles étrangères aux idiomes incompréhensibles,
 paroles des communions perdues
 des réseaux disloqués
 paroles qui se rencontrent à l'aveuglette dans
 la ville,
 paroles nues
 parole autre,
 La parole immigrante. (L. Q., p. 192-93)

Écrire de cette façon est aussi, pour Robin, une forme d'éprouver sa condition
 qui est quelque part celle de la Québécoise. L'esthétique du fragment, de la trace,
 permet l'association d'idées qui s'agrippent les unes aux autres, sans ordre
 chronologique ni logique (...), acquièrent un sens pluriel et imprévisible qui sont les
 mêmes attributs de la conjoncture québécoise.

Nous avons déjà vu que la Québécoise n'est pas une seule personne mais
 une mosaïque de l'imaginaire en circulation concernant l'étranger, soit-il un
 immigrant, un descendant, un être du non-lieu, un québécois étranger à lui-même à
 la recherche de quelque chose qui est toujours ailleurs. Il s'agit de quelqu'un qui
 essaie de se comprendre et de se perdre à la fois, qui s'invente lui-même, qui tisse et
 détisse son passé, le fait confondre, s'approprie d'autres mémoires. Est-ce que la
 Québécoise sait quelles sont les siennes ?

Elle perd la boule, le nord.
 Elle perd ses mots.
 Mémoire fêlée
 Mémoire fendue
 Les articulations sont foutues.
 Il n'y aura pas de récit
 Pas de début, pas de milieu, pas de fin
 Pas d'histoire.

Entre Elle, je et tu confondus
Pas d'ordre.
Ni chronologique, ni logique, ni logis.
(L.Q., p. 88)

Cette esthétique assez vertigineuse de discours fragmentés et obliques permet à l'auteur²¹ d'aborder la thématique de la perte en écrivant sur la perte même. Chez Robin, écrire serait un processus qu'à tout instant rappelle qu'il y a perte et qu'on ne peut pas la récupérer, mais que l'acte d'écrire est un effort toujours échoué et recommencé de la réinventer, de l'appivoiser tout en sachant qu'on ne peut jamais le faire. (cf. *Le deuil de l'origine*, p. 10)

Il nous semble que dans *La Québécoïte* il y a un désir de nier la mort. Le clivage du moi, si représentatif dans l'œuvre, joue parfois un rôle dans ce sens. Doubler le "moi", juxtaposer les lieux, les langues, les cultures, faire confondre le temps des événements et du récit est tout un engendrement qui dissimule la peur de l'effondrement. De là, l'importance de créer sinon les doubles, au moins de différentes possibilités de vie pour un même personnage, ce qui favorise une certaine capacité de tromper ou de se moquer de la mort.

Robin joue avec les sentiments nostalgiques et avec le besoin de recréer des décors qui cherchent à remplacer une réalité qui n'existe plus. L'allégorie du retour au passé peut être observée même à travers des préférences et des styles de meubles (décapé) – comme s'il était possible d'enlever une couche de nos jours et retrouver un passé intact, avec les mêmes couleurs, formes et odeurs : intouchable.

²¹ Autor certamente leitor de Roland Barthes que diz que escrever é de certa maneira fraturar o mundo e re-fazê-lo (cf. *Critique et Vérité*, p.79).

La mode serait au décapé. On s'activerait beaucoup rue Saint- Denis à remettre à neuf les maisons victoriennes à pignons et à enlever les vernis, les peintures pour retrouver la fraîcheur du pin naturel. (L.Q., p. 146)

La peur de la castration, la pulvérisation des origines, la situation de l'étranger devant son milieu et en soi-même, se présente quelquefois dans ce réseau discursif sous la forme de plainte. *La perte du nom, de la mère et du lieu. Sans feu, ni lieu, sans chaleur – passés réels ou fictifs je vous ai perdus. Nulle part* (L.Q., p.64). De là, le besoin de composer également un roman familial²², de déployer une fantaisie permettant sinon de faire retrouver l'appartenance du moins procurer, par le biais de ces récits conditionnels, des histoires réelles ou fictives ou encore les deux à la fois, un lénitif à l'errance.

C'est la peur de la perte, voire la perte consommée, qui soulève le désir du jeu construction/déconstruction identitaire, la recherche d'un hymne, soit la Marseillaise ou Ô Canada (L.Q., p. 66), d'un référent communautaire «*ils auraient fini par s'intégrer aux milieux juifs de Montréal. Ils fêteraient Purim, Chanouka, Rosh-a-Chana, Yom Kipur* » (L.Q., p. 65) ou la conscience d'un exil irrémédiable.

L'écriture de Robin rend compte de la perturbation de la perte et en même temps insiste sur le besoin de lutter contre elle. Mise en scène de ce qu'elle propose comme théoricienne, dans *La Québécoïte* nous trouvons plusieurs situations qui révèlent cette préoccupation. Voyons dans un éloge à la culture orale, à partir de la recreation d'une fable juive, l'importance de l'acte de narrer comme lénitif de l'oubli et véhicule de reprise de la mémoire collective :

Un tzadik avait l'habitude de se retirer dans un coin du bois. Il faisait du feu, chantait une certaine chanson et implorait Dieu. On disait qu'en général, Dieu ne restait pas insensible à ses supplications.

Une génération plus tard, le tzadik suivant allait dans ce même coin du bois, chantait la même chanson, implorait Dieu mais ne savait plus faire du feu – ça marchait quand même. À la troisième génération le tzadik non seulement ne savait plus faire du feu mais ne se souvenait plus de l'emplacement. Il chantait la même chanson et implorait Dieu et ça marchait quand même.

À la quatrième génération, on avait perdu et l'emplacement dans le bois, et la façon de faire du feu, et la chanson mais on connaissait l'histoire et le récit tenait lieu d'action plus exactement le récit était un acte. La mémoire chez nous est un acte (L.Q., p. 136-37).

Comment retrouver le passé s'il n'y a que des bribes, des fragments, des souvenirs incomplets ? Régine Robin suggère une recomposition, une nouvelle lecture des traces qui restent dans la mémoire en les comblant avec des créations possibles, en inventant une histoire, un sens qui se nourrit du probable, du conditionnel. C'est ainsi que surgit un conte appelé *L'agenda* où une fille essaie de re-construire une histoire à partir de petites notes incomplètes trouvées dans l'agenda de sa mère décédée. Travail de réécriture, il s'agit de donner vie à ce qui est discontinu, incomplet, perdu. Une fois le sens recomposé, ce ne serait pas la représentation de la vérité tout court, mais une représentation du probable.

Robin utilise ce conte au début du *Roman Mémoires* pour exemplifier le parcours de ses œuvres, son effort de recomposition de la mémoire et du passé, en tenant compte pourtant de son impossible recomposition, tout en s'appropriant du réel et du fictionnel :

Cette petite nouvelle qui traite du biographique, des traces, de la mémoire, dit assez bien où va mon texte. Ni tout à fait théorique dans la discursivité qu'il emprunte, ni tout à fait fictionnel, ni fiction-

²² Roman familial : expression créée par Freud pour désigner des fantasmes par lesquels le sujet modifie imaginairement ses liens avec ses parents

théorique à proprement parler. Itinéraire, il s'arrête à certains repères du temps, de l'espace, de la théorie, de la fiction. Il tente de jalonne sa réflexion comme il peut, empruntant à tous les discours, à toutes les formes. Discours hybride ! (ROBIN, 1989, p.15)

Ce parcours de Robin, une sorte d'hors-lieu²³, est une façon de réinventer le récit, de repenser le passé, la mémoire, les lieux, les signes. Donner du mouvement, de la circularité, penser l'histoire autrement, délivrance du factuel, du chronologique. Il vaut tout, sauf les certitudes.

Sous ce prisme, elle aborde aussi la mort du yiddish, dialecte de relevante importance, car il conditionne la pensée et abrite la mémoire juive. Pourrait-on retrouver à travers la traduction la toute complexité d'une certaine façon de penser le monde en Yiddish avec la complicité d'une autre langue ?

Il lui parle en yiddish, elle traduit ses mots en russe. Quand elle lui demande si sa traduction est bonne, il répond : Que dire ? Les souffrances, elles, elles étaient en yiddish ! (L.Q., p. 151)

Pour Robin, roman mémoriel renvoie à «un individu, un groupe ou une société qui pense son passé en le modifiant, le déplaçant, le déformant, s'inventant des souvenirs, un passé glorieux, des ancêtres, des filiations, des généalogies ou au contraire, luttant pour l'exactitude factuelle, pour la restitution de l'événement ou sa résurrection». (ROBIN, 1989, p.48)

Dans la composition du roman mémoriel, définition qui s'applique à *La Québécoise*, il y aurait :

²³ Habiter poétiquement l'histoire, c'est se dessaisir en permanence de toute tentation de maîtrise, c'est selon Blanchot laisser parler cette voix narrative du lointain, d'ailleurs, du neutre, bref, de ce que j'appelle le hors-lieu. (ROBIN, 1989, p.17)

un ensemble de textes, de rites, de codes symboliques, d'images et de représentations où se mêlent dans une intrication serrée l'analyse des réalités sociales du passé, des commentaires, des jugements stéréotypés ou non, des souvenirs réels ou racontés, des souvenirs écrans, du mythe, de l'idéologique et de l'activation d'images culturelles ou de syntagmes lus, entendus, qui viennent s'agglutiner à l'analyse. (ROBIN, 1989, p.48)

Ces réflexions qui revisitent plusieurs domaines de la connaissance humaine, tels que la sociologie et la psychanalyse, servent à montrer qu'il n'est pas possible de reconstituer ou de reformuler une image absolue du passé, qu'il n'y a pas de mémoire sans cette diversité de représentations mythologiques, historiques et scientifiques, que la réalité et la fiction finissent par composer un seul sens. À tout moment le passé nous revisite autrement selon les éléments que nous y ajoutons. Le roman mémoriel s'attache à cela.

Les nombreux discours qui composent *La Québécoise* sont un mélange de mémoire personnelle, de mémoire identitaire (qui renvoie à ses origines ethniques, culturelles, langagières) et de mémoire collective (celle du milieu, évidemment le Québec). Récits dont la temporalité, les lieux et les dates flottent, oscillent et s'entremêlent, nous faisant penser, pour employer l'image créée par l'Haïtien Danny Laferrière, aux montres molles de Dali.

Robin, qui s'acharne tant sur la question de l'impossible fixation identitaire, qui comprend que les lieux et les histoires sont changeantes, elle aussi a du mal à se délivrer d'un passé qui invariablement remplit son imaginaire. L'insistance sur une Pologne des années trente et quarante, sur une Russie des pogroms, sur une Paris occupée par l'armée allemande, rend son discours contradictoire à mesure où

l'imaginaire, sur ces lieux, reste fortement soumis à des moments de souffrance et d'angoisse²⁴.

Ayant préalablement établi ces considérations sur l'écriture de Robin et surtout sur notre corpus, nous allons maintenant réfléchir sur quelques influences ou héritages littéraires qui ont contribué à la composition de cette œuvre. Sous ce prisme et à la lumière des intertextualités qui seront signalées nous pourrions affirmer que la Québécoise est faite à plusieurs mains.

4.2 Réinventer l'écriture de Perec, Canneti et Kafka.

Plus qu'un écrivain, Robin est une lectrice attentive dotée d'une capacité à sélectionner les écrits les plus pertinents de l'humanité dans une quantité surprenante. Cela n'est pas un simple éloge à son intellectuel mais peut-être un point de départ qui nous permet de comprendre son œuvre comme un énorme réseau d'intertextualités. *La Québécoise* est bien le roman qui mériterait une bibliographie à la fin. Il ne s'agit pas d'une écriture mais d'une réécriture dont les références ont été perdues, pulvérisées tel un verre de cristal (ce même verre d'un mariage juif) qui, une fois cassé, ne sera jamais reconstitué. *La Québécoise* n'est pas

²⁴ À l'occasion d'un congrès à Porto Alegre en 1998, je discutais avec Robin pendant une pause-café productive sur le signifié des mots en langue étrangère, sur l'impossibilité de les traduire, sur les images particulières qu'elles renvoyaient. Je lui disais que le mot "cave" m'apportait le souvenir d'un endroit qui sentait le vin, sûrement à cause des écrits sur les étiquettes du corps des bouteilles de vin. Ce mot, pour elle, renvoyait tout de suite à l'idée d'un refuge, un trou pour fuir les nazis. Par contre, on ne peut pas manger des "coraziones" parce que la sonorité de ce mot espagnol, disait-elle, appartenait plus au discours amoureux. Ce n'est pas par hasard que la Québécoise trouve quelque réconfort dans sa liaison avec un paraguayen. On pourrait dire que chez elle, l'yiddich est ainsi la langue de mort, l'espagnol de l'amour. Le français étant la langue du creuset où elle peut tout noter : les langues, les listes, les différences, l'altérité.

autre chose sinon les fragments de ce verre, ajoutés à quelques impuretés lors de sa re-constitution. Ces impuretés sont les éléments qui donnent origine à une nouvelle création, à de nouveaux sens et à de nouvelles formes : la poussière de la genèse littéraire.

L'étude de ce texte-cristal peut nous révéler la présence de Franz Kafka, Élias Canetti, Georges Perec, Rimbaud, Blanchot, Borges, Freud et Kristeva pour en mentionner seulement quelques-uns. Un rapide coup d'œil de biais et peut-être verrions-nous quelqu'un d'entre eux se cacher derrière l'écriture robinienne.

Nous pourrions établir quelques liens entre *La Québécoise* et l'œuvre ou le legs des écrivains et chercheurs mentionnés ci-dessus et certes en trouver d'autres car le jeu de l'intertextualité est inépuisable, gagne vie et parfois fuit le contrôle de l'écrivain. Notre intention est cependant plus humble. Pour soutenir notre observation, nous allons nous retenir à détacher des petits rapports avec les écrits de Franz Kafka, Élias Canetti, et Georges Perec. Tous les trois sont en effet des écrivains dont les œuvres ont été étudiées par Robin particulièrement dans *Le deuil de l'origine* et dans *Kafka*. Nous allons souligner surtout les considérations sur l'écriture de ces auteurs soulevées par Robin même, ce qui renforce d'autant plus son rapport avec leurs œuvres.

Parmi toutes ses filiations littéraires, Robin semble s'identifier notamment avec l'écriture de Franz Kafka, cet écrivain qui a su exprimer, à travers son œuvre, toute l'inquiétude et l'étrangeté que lui imposait une époque et une instabilité particulière de sa condition linguistique, identitaire, et culturelle. La question du langage surtout attire l'attention de Robin à mesure qu'elle reconnaît chez Kafka que l'étrangeté et le devenir étranger ont trait à la langue :

Ce qu'il a encore à nous dire, c'est qu'il n'y a que du langage, que tout se joue dans l'étrangeté de la langue et dans le devenir étranger de la langue, dans la non-totalisation et la déterritorialisation, dans le déracinement et le devenir autre, dans ce flux perpétuel de transformations, de déplacements, de substitutions. (ROBIN, 1989b, p.22)

Dans une œuvre consacrée à l'étude de Kafka, Robin parle de la langue chez lui :

Pas installé dans la langue allemande, détestant l'allemand, mais grand écrivain dans la langue allemande, incapable d'écrire et de penser même dans une autre langue. Ni sioniste, ni anti-sioniste, ni yiddishiste, ni tout à fait étranger au yiddish, fantasmant sur le yiddish sans le connaître, toujours à côté de. (ROBIN, 1989b, p.10)

Ainsi est le personnage du roman de Robin, quelqu'un qui est toujours «à côté de». Un être qui communique en français mais qui a besoin de l'yiddish ou de l'anglais pour exprimer quelque chose qui n'a pas de sens dans sa propre langue et qui, bien que maîtrisant d'autres langues, comprend que aucune ne peut occuper la place de langue maternelle. À l'instar de Kafka, la Québécoise a perdu sa langue quelque part.

La relation que Robin établit avec l'écriture de Kafka est intense et incontestable. Dans une étude exhaustive sur lui, Robin tisse fréquemment des commentaires qui pourraient être attribués à sa production même. Une fois supprimés les référents, il resterait un doute si ce qui suit ci-dessous renvoie à l'écriture de Kafka ou bien à celle de Robin :

Et Kafka par sa position réelle et son écriture vient nous rappeler étrangement que la seule position d'écriture est une position d'entre-deux, de dedans/dehors, une position inconfortable mais nécessaire

de bordure et de frontière, de zone indistincte où toutes les certitudes s'effondrent. (ROBIN, 1989b, p.22)

Si Robin en tant que critique remarque que c'est la mère (son absence) qui fait problème chez Kafka – *La mère, la nostalgie de la mère, du paradis perdu, se marquera chez lui par l'aspiration à la fusion, à l'union, à l'indistinction, à la plénitude et par la répulsion du lacunaire, du chaos et de la béance* (ROBIN, 1989b, p.12) – fréquemment nous allons trouver chez Robin les conflits entre mère et fille. Pastiche kafkien, sorte d'autobiographie ou de mise en valeur de la figure de la mère dans la culture juive, la relation maternelle ne se borne pas à Mime Yente et à la Québécoite ou à la narratrice (mère aussi puisque génératrice de ses personnages), elle s'étend, au-delà de ce roman, à d'autres productions de Robin. Par exemple, dans un conte intitulé *L'immense fatigue des pierres*, paru en 1996, dans lequel l'expectative d'une rencontre entre mère et fille signale un conflit provenant de l'impossibilité pour l'une de comprendre les raisons de l'éloignement de l'autre. Ce n'est pas par hasard si la rencontre entre elles se fait dans un aéroport : ce lieu du transitoire, très particulier à l'étranger ou au juif errant qui n'a ni point de départ ni point d'arrivée.

L'origine perdue, l'enracinement impossible, la mémoire plongeante, le présent en suspens. L'espace de l'étranger est un train en marche, un avion en vol, la transition même qui exclut l'arrêt. (KRISTEVA, 1989, p. 18)

Nous pourrions également établir un certain rapport entre l'interprétation de l'œuvre kafkaïenne selon Robin et la proposition esthétique de *La Québécoite* :

Il écrit pour tenter désespérément de trouver une raison de vivre ou pour mettre en mots sa vie intérieure qui s'apparente au rêve, comme il le dit lui-même, et qu'il sent si riche dans sa confusion. (ROBIN, 1989b, p.14)

N'est-ce pas l'inconscient collectif juif-qubécois qui survient de cette riche confusion qui nous pouvons appeler hybridation ? N'est-ce pas également par-là que la Québécoise essaie de saisir cette image kaléidoscopique de Montréal et d'y trouver une raison de vivre, comme Kafka le fait dans son écriture ?

En ce qui concerne *La Québécoise*, un regard sur la permanente errance spatiale et identitaire – la narratrice est incapable de réserver un destin à son personnage. Elle ne peut même pas décider de lui donner un non ou décider le cours de son récit : pas de logique, logis... – et sur l'esthétique textuelle – un auteur qui ne peut pas décider le caractère de son œuvre, si c'est de la fiction, du réel, du biographique, si ce recueil de fragments que confère à l'œuvre le status de postmoderne est vraiment un roman – nous permettrait d'attribuer à Robin ce qu'elle-même confère à Kafka : le status d'écrivain de l'indécidabilité.

Dans le cadre d'une sociologie de la littérature, il est possible de déceler à la fois les stratégies particulières que Kafka déploie qui renvoient à une surenchère au désintéressement, et le créneau qui va être le sien dans la littérature d'expression allemande de la modernité, celui de l'indécidabilité et de la méta-fiction, de l'oscillation polysémique et de la suspension du sens, du sens ouvert par le blanc du texte, par l'inscription du manque, piège offert au délire et au commentaire interprétatif des analystes. (ROBIN, 1989b, p.14)

Dans *La Québécoise*, si le personnage s'installe, c'est la narratrice qui n'est pas à l'aise et se plonge dans le trauma juif, manifestant l'incapacité d'exposer par l'écriture toute son angoisse d'appartenir à cette génération de l'après-guerre et de

ne pouvoir tout dire, sinon laisser parler le silence. Angoisse du dire et du ne pas dire existentiel comme dans l'écriture de Kafka : si écrire est condamner le non dit à la mort, le dit pourtant devient la mort. Quoi faire avec l'indicible ? Voici une question qui préoccupe Robin.

Le sentiment du refoulé, propre à la juiveté et à l'étranger que nous avons traité dans le deuxième chapitre de notre mémoire, serait également présent dans l'œuvre de Kafka. Robin voit dans le protagoniste de la *Métamorphose*, Grégoire Samsa, la métaphore du refoulé, de la condition juive (toujours présente mais qui n'est jamais abordée directement par l'auteur²⁵) de l'étranger :

Est-il le malade, celui qui fait peur, nous renvoyant à notre mort, nous rappelant qu'il y a de la mort ? Est-il tout simplement l'étranger, l'autre en nous et en dehors de nous, figurant ce qui se joue dans l'altérité et l'inquiétante étrangeté ? Grégoire est tout cela à la fois ou une seule de ces acceptions, ou littéralement le cafard qui va mourir et finir dans la poubelle. (ROBIN, 1989b, p. 15-16)

Samsa et la Québécoise ont en commun cette peur de la solitude et de ne pas pouvoir supporter leur propre différence par rapport au milieu. Tous les deux éprouvent le sentiment de l'exclusion.

Il lui répéterait jour après jour que n'étant pas d'ici elle ne pourrait jamais comprendre. Elle aurait fini par déposer les armes. Exclue. Seule dans cette ville- collage, cette ville-livre, cette ville-Histoire. (L.Q., p.144)

²⁵ Dans la littérature brésilienne, nous avons l'exemple chez Clarice Lispector. Macabéia, ce personnage de *A hora da estrela*, n'est pas seulement la figure d'un pauvre nordiste à peine arrivée dans une grande ville, indirectement, il porte aussi cette angoisse de l'existence juive.

La Québécoise serait, pour ainsi dire, un texte Kafka, une quête de la juiveté, de la langue, du chez soi, de la maîtrise d'un complexe : celui du refoulé, de l'individu qui souffre du mal pour lequel l'exil est le seul lénitif et le langage la seule résidence : *langage carrefour, errant, mobile comme toi, comme elle, habiter une langue, une complicité intraduisible* (L.Q. p. 139). En effet, la langue chez Robin ne fait pas seulement partie de l'identitaire mais se confond avec lui : *Un langage sang, mort, blessure, un langage pogrom et peur. Un langage mémoire.* (L.Q. p. 140)

Rappeler une langue morte est faire aussi revenir un passé associé à elle. C'est la faire revivre. L'yiddish est une langue associée à l'angoisse, à la douleur et parlée presque seulement par des personnes âgées, car le fait de transmettre cette langue de "mort" qui rappelle la diaspora implique de se remémorer le passé du trauma. Par contre, retrouver l'yiddish est peut-être une forme de convergence culturelle et de résistance à la "disneylanguisation" déclenchée par la globalisation. La relation avec cette langue (au dialecte) peut montrer la notion de perte comme de l'imprévisibilité si l'on considère qu'elle est une langue hybride, sans grammaire. Rompre la syntaxe du français, le mélanger avec d'autres mots qui lui sont étrangers, c'est en partie retrouver l'yiddish.

...Se faire peut-être –
 peut-être –
 Écrire – avec les six millions de lettres de l'alphabet juif (L. Q., p.19)

Ce chiffre, qui sans doute renvoie aux juifs morts pendant la Deuxième Guerre Mondiale, suggère le désir de les perpétuer ou s'agit-il d'une métaphore indiquant que chaque lettre disposée sur la page est la mort révélée ?

Ce n'est pas par hasard que le discours existentialiste de Kafka, narrant ses traumas concernant les langues, les cultures, les sociétés dans lesquelles il s'insérerait sans jamais trouver réellement la sienne, devient un certain dictionnaire dans lequel on trouverait facilement des mots ou des expressions comme blessure, fragment, entre-deux, bribe, désarroi, désordre, rupture et clivage. La Québécoise trouverait dans ses lectures finalement quelque confort :

Tu aimais, l'été, venir t'allonger sur la pierre en face de la bibliothèque et te laisser aller, les lettres à Milena de Kafka te servant d'oreiller, juste au- dessous du grand érable dont les feuilles d'un vert transparent dentelaient le bleu du ciel. (L. Q., p.153)

De façon à ne pas rester essentiellement avec Kafka, bien que brièvement nous pourrions souligner encore l'intertexte avec l'écriture d'Élias Canetti et de Georges Perec.

Concernant l'écriture de Canetti, également un écrivain au carrefour des langues²⁶, Robin souligne son travail de listes de mots allemands. Il les dispose sans les couper et sans jeu de mots pour ne pas perdre "cette langue emprisonnée" ni la violer. Si pour lui, la langue doit être intacte, par contre chez Perec les mots sont d'emblée déchirés, triturés, rompus, lacérés, troués. Robin rappelle encore une phrase charnière de Perec : *tout écrivain doit savoir ça : on ne fait pas de texte sans casser les mots.* (ROBIN, 1993, p.173)

Dans les deux cas, Perec et Canetti développent des mécanismes de préservation non seulement de la langue mais du sens qu'elle contient : la mémoire et la lecture des choses en cette langue.

²⁶ Cf. ROBIN, 1993, p.143.

Robin même observe que Perec, ce "collectionneur de restes", de textes-ruine, cherche dans ses œuvres à rendre compte du biographique et de sa nécessité "de l'oscillation perpétuelle entre la quête d'une parole de vérité et l'écriture comme rempart". (ROBIN, 1993, p. 192). Perec, lui aussi, développe son œuvre en s'appropriant d'un vaste héritage littéraire.

Perec se construit un espace textuel balisé par les auteurs qu'il aime, qu'il lit et relit ou qu'il connaît par cœur, un espace fictionnel dans lequel il essaie de se mouvoir. (ROBIN, 1993, p. 183)

Le jeu des listes, cette insistance sur le détail dont nous avons parlé auparavant et qui permettent l'observation des différences et de la réalité québécoise, rappelle l'esthétique hybride des œuvres de Perec. Dans *La vie mode d'emploi*, par exemple, nous trouvons à la page 306 une liste de dépenses quotidiennes :

<i>Pain</i>	0,90
<i>Parisiennes</i>	0,40
<i>2 artichauts</i>	1,12
<i>jambon</i>	3,15
<i>petits-suisses</i>	1,20
<i>vin</i>	2,15
<i>coiffeur</i>	16,00
<i>pourboire</i>	1,50
<i>bas</i>	3,10
<i>réparation du moulin à café</i>	15,00
<i>lessive</i>	2,70
<i>lames de rasoir</i>	4,00
<i>ampoule électrique</i>	2,60
<i>prunes</i>	1,80
<i>café</i>	3,00
<i>chicorée</i>	1,80
<hr/>	
total	59,42

De même nous voyons chez Perec le projet d'un roman familial, celui de raconter fictivement l'histoire de sa famille. C'est à dire, la réinventer à sa façon. C'est ainsi qu'il conçoit *La vie mode d'emploi : comme un puzzle de la littérature contemporaine dont les pièces sont les écrits des autres*. (ROBIN, 1993, p. 237)

Une dernière et surprenante coïncidence : Robin en analysant l'œuvre de Perec nous révèle sa prédilection pour le jeu des conditionnels, cet effet esthétique que nous détachons souvent dans la proposition de notre corpus :

Très souvent, la formule "on dit que", "Ils auraient fait", "ils seraient partis" ou "on dit que... mais on ne sait pas, on ne sait rien". Jeu du conditionnel si cher à l'écrivain et affirmation d'un renseignement qui est nié en même temps qu'il est exhibé. (ROBIN, 1993, p. 210)

Certes Robin a trouvé chez Perec, Kafka, Canetti et bien d'autres, certaines inspirations pour composer *La Québécoite*, ce roman brouillon (pas un texte), comme si un texte mis au net finissait pour cacher quelques sens suscités par l'inconscient de l'écrivain. Les listes et les mots éparpillés ne sont-ils pas disposés comme si chaque mot renvoyait à un hypertexte ? *La Québécoite* porte un peu de l'âme de ces écrivains qui habitent Robin. Si nous rappelons le mythe du dibbouk inconnu (un homme habité par l'âme de l'autre) mentionné dans le deuxième chapitre de notre mémoire. Elle est ainsi prise en piège de sa propre écriture.

La langue est ainsi comme un Golem que l'on manipule à son aise, mais qui pourrait bien, si l'on n'y prenait garde, prendre sa revanche et devenir un actant autonome. (ROBIN, 1993, p. 252)

Ainsi il n'est pas surprenant de constater dans *La Québécoite* la mise en texte de la lecture sur les œuvres de ces écrivains. La critique qui suit sur l'œuvre de Perec n'est pas le noyau de la proposition de notre corpus ?

Fragilité du temps. Confronté à la nécessité intérieure d'écrire même de façon oblique son autobiographie, ou quelque chose qui relève du biographique, G. Perec bute sur de l'incertain, des bribes, des traces ténues, des bouts qui, contrairement au puzzle qu'il affectionne tant, ne se relient pas entre eux. Souvenirs suspects, brouillés, improbables ou probables tour à tour, sans lien : mémoire impossible. D'où l'image du trou, du vide et du blanc. Mémoire potentielle jamais tout à fait réelle. C'est si vrai que l'identité elle-même vacille. (ROBIN, 1993, p. 177-78)

4.3 Éprouvant l'étrangeté

Pour comprendre un peu de ce processus par lequel traverse la Québécoite vers un devenir Québécoise, il nous faut passer, du moins brièvement, par des réflexions qui touchent le champ de la sociologie et de la psychologie. Toujours est-il qu'au-delà de l'intertextualité avec les œuvres des écrivains mentionnés dans le chapitre précédent, nous ne pouvons pas négliger dans notre corpus la présence sinon d'une mise en texte de quelques études de Freud sur le rapport homme et société du moins de certains symptômes, tel que la schizophrénie et l'inquiétante étrangeté, qui ont trait à une identité troublée, propres à des milieux cosmopolites.

Dans la postface de l'édition analysée, Robin elle-même cherche à synthétiser quelles seraient les principales questions qui se profilaient dans *La Québécoite* :

Qui suis-je à présent, et quelle place puis-je me faire dans cette société à trois places (le Canada, le Québec, Montréal) ? Quelle place, non pas au sens économique encore que ce problème ne soit pas secondaire, quelle place dans l'institution littéraire qui, comme toutes les institutions littéraires a ses propres traditions, et surtout quelle place identitaire et imaginaire, ou pour le formuler autrement comment vais-je contribuer à transformer l'imaginaire d'ici ? (L.Q., p.209)

Et un peu avant, elle affirme aussi :

Je n'avais d'autre ambition que, en reprenant les techniques du collage, que de fictionnaliser l'inquiétante étrangeté que crée le choc culturel. (L.Q., p. 207)

En effet, l'œuvre veut montrer un peu de cette schizophrénie qui circule aujourd'hui dans la société québécoise concernant l'ouverture des frontières (non seulement territoriales mais aussi identitaires, littéraires, enfin, une ouverture vers le divers). Elle exprime cette hésitation, cette angoisse du transit sur plusieurs voies, ce qui déclenche une certaine fragmentation du moi à mesure où le contact avec l'altérité implique un nouveau regard sur soi-même.

La situation vécue par les personnages est grosso modo particulière à tout étranger qui éprouve la sensation d'isolement, d'enfermement dû à l'incompréhension de lui-même. Étranger dans le sens plus ample, celui développé par Kristeva, où il n'est pas simplement quelqu'un qui est né ailleurs mais quelqu'un qui a du mal à s'intégrer au milieu et à se comprendre soi-même.

Depuis des siècles séparée d'elle-même, mise au ban, relaps. Sorcière, hérétique violée, fouettée, enfermée. Le ghetto aussi en elle-même pour se recroqueviller, se faire toute petite comme un chat, une boule comme cette âme volant de monde en monde à la recherche de ses habites, de ses costumes, de ses masques (L.Q., p. 67).

Si nous nous revenons sur l'analyse de Freud à propos de l'étrangeté, nous avons le mot provenant de l'allemand «unheimlich» : l'opposé de ce qui est familière (heimlich). Nous sommes tentés de considérer que ce qui est étrange nous fait peur parce qu'il n'est pas connu ni familier. C'est la situation vécue par le sujet migrant dans son contexte. Tout ce qui est nouveau peut lui faire peur : la réalité qui l'entoure et sa propre conduite par rapport à elle. Freud reprend encore Jentsch postulant que le facteur essentiel de l'origine du sentiment d'étrangeté se trouve dans l'incertitude intellectuelle de façon que l'étrange soit toujours quelque chose qu'on ne sait pas comment aborder. Ainsi, plus l'individu comprend le milieu où il se trouve, moins il éprouve cette sensation de l'étrange.

Toujours est-il qu'à partir de Freud l'étranger n'est ni une race ni une nation ; ni peuple élu ni refoulé. *«Inquiétante, l'étrangeté est en nous : nous sommes nos propres étrangers – nous sommes divisés»*. (KRISTEVA, 1989, p.268)

Ceci étant dit, la notion du terme étranger ne peut pas être réduite au concept juridique désignant celui qui n'a pas la citoyenneté du pays où il se trouve. Au delà de la non-appartenance au territoire, le "nous" devient problématique à mesure qu'un individu se reconnaît étranger ou rebelle aux liens et aux communautés. (KRISTEVA, 1989, p.9)

Comme nous l'avons déjà vu, ce n'est pas seulement le regard de l'autre qui provoque l'étrangeté mais aussi celui projeté sur soi. C'est pourtant dans la relation avec l'altérité et dans le respect par la diversité qu'on peut se réconcilier avec soi-même. Il n'en est pas moins vrai que cette mise en relation avec des valeurs et des cultures diverses provoque ce que Freud a appelé l'inquiétante étrangeté et que Kristeva essaie de résumer.

Disons que l'appareil psychique refoule des processus et des contenus représentatifs qui ne sont plus nécessaires au plaisir, à l'autoconservation et à la croissance adaptative du sujet parlant et de l'organisme vivant. Pourtant, dans certaines conditions, ce refoulé «qui aurait dû demeurer caché» réapparaît et provoque l'inquiétante étrangeté. (KRISTEVA, 1989, p.272-73)

En effet l'inquiétante étrangeté est cette angoisse déclenchée par le retour du refoulé que nous avons traité dans le deuxième chapitre. Ces aspects sont privilégiés dans *La Québécoise* à mesure où nous constatons une accentuation beaucoup plus caractéristique de la réalité psychique des personnages que de la réalité 'matérielle' ou une fréquente substitution de la réalité par des contenus psychiques. Ce n'est pas par hasard l'emploi de cette esthétique hybride de la traversé de frontières, car elle permet le développement de cet effet. Elle exprime un peu de la schizophrénie vécue par le sujet migrant qui, par son ambivalence des pensées et des sentiments, fini par mélanger les lieux, les histoires, le réel et la fantaisie. *L'inquiétante étrangeté se produit lorsque s'effacent les «limites entre imagination et réalité»*. (KRISTEVA, 1989, p. 278)

Ainsi dans une subversion temporelle et spatiale, la narratrice du roman imagine fréquemment des personnages mythologiques qui pourraient flâner dans le quartier, manger des bagels, lire le *New York Times*, exhiber ce *hors-lieu*, ce lieu idéalisé de l'entre-deux où les traces, les fragments remplissent le vide de l'irreprésentable. Traces pigmentées de la mémoire juive de l'après-guerre, des bagages culturels qui s'entrechoquent avec la nouvelle réalité offerte aux immigrants juifs.

L'effet de l'inquiétante étrangeté peut surgir ici comme une réaction psychique à l'irreprésentable, cette angoisse générée par l'impossibilité de donner du sens, de nommer une réalité en partie instaurée par le récit, en partie constatée au Québec.

Le besoin de tout nommer et les détails des formes et des styles de lieux et d'objets sont également significatifs à mesure où ils expriment une certaine fragmentation du moi (clivage). La juxtaposition de mémoires et de lieux ne fait qu'augmenter cette inquiétante étrangeté éprouvée par le sujet migrant. Habiter une maison meublée avec des tapis de Perse, pièces produites par des Amérindiens, une cuisine avec un air mexicain, des vases achetés à Paris est un peu cette impossibilité du retour aux origines. Une maison composée par des morceaux et des bribes d'ailleurs connote cet hybride identitaire qui a perdu son point de départ et le Québec n'est qu'un port de relâche.

La passion des listes est peut-être comme la cigarette de ceux qui justifient leur vice par le besoin de s'attacher à des choses matérielles qui les ramènent à la terre, limitant l'exercice de la rêverie, du délire. Des listes-réalité-québécoise, des listes-morceaux-de-réalité-d'ailleurs. L'hybride québécois vu à travers les listes :

Ville schizophrène
 patchwork linguistique
 bouillie ethnique, pleine de grumeaux
 purée de cultures disloquées
 folklorisées
 Figées
 Pizza
 Souvlaki
 paella (L.Q., p. 82)

Si, selon Freud, le sentiment d'étrangeté et la dépersonnalisation font partie de la même catégorie, ce travail de déconstruction, réalisé dans la structure du récit

et dans l'imaginaire des personnages, peut accomplir la tâche de défaire les certitudes et permettre de repenser les valeurs tout en établissant une voie de dialogue vers le nouveau. Question de repenser à la fois le canon littéraire et l'identité.

Comme nous avons remarqué, l'hybride chez Robin n'est pas simplement pluralité. Dans le cas d'hybridation culturelle, elle provoque non plus simplement l'existence harmonieuse des différences mais aussi cet effet d'une inquiétante étrangeté, d'une schizophrénie culturelle. L'angoisse due à l'altérité, à l'hybridation même. Parce que résider dans l'entre-deux, dans le limbe culturel, se fait confondre soi-même, fait le «je» devenir l'autre.

Ce travail qu'enveloppe l'identitaire pourrait même devenir un éloge à la schizophrénie. Une blague bien connue (les blagues ne comportent-elles pas une part de vérité ?) joue avec la question : l'avantage de la schizophrénie c'est que nous ne sommes jamais tout seul. Cependant Robin dans son roman essaie d'emblée de justifier que son écriture des impossibilités n'a pas cette finalité, elle veut avant tout mettre en évidence cette conscience de la situation que l'écrivain doit affronter : celle de la perte.

Qu'on ne s'imagine pas, lorsque j'évoque ces impossibles, celui de la langue, celui de l'identité ou celui de la mémoire, que je touche à un terrain pathologique qui voisinerait avec la psychose. Loin de là ! Les temps naïfs de l'éloge du schizo sont loin. Il n'est question que d'écriture. Je considère ces blancs, ces écarts, ces décentrement, ces entours et détours comme le paradigme de toute position d'écriture. (ROBIN, 1993, p.10)

Dans le *Roman Mémoires*, Robin souligne que si cette relation avec l'hétérogène est passionnante sur le plan intellectuel, en nous faisant repenser les

représentations collectives, elle est parfois difficile à assumer sur le plan personnel (ROBIN, 1989, p.43).

Il serait peut-être convenable de créer un personnage bien à l'aise dans son milieu où tout vient tout à fait à propos comme dans un puzzle de pièces prévisibles. Cependant Robin a voulu démontrer toute la complexité de vivre dans l'altérité. Ainsi le discours qui émerge dans l'inconscient de la Québécoise est parfois celui des exclus. Penser à l'indépendance du Québec, question présente dans l'œuvre, passe par ces réflexions car il faut se rendre compte que l'exclusion ici n'est pas facile à définir, il s'agit de quelque chose de plus intime qui concerne la langue, les mœurs, le moyen de vivre, et qui exige du moins deux révolutions : une externe, revendiquant un territoire indépendant et une interne, encore plus difficile, qui est celle de hausser un drapeau identitaire, de trouver une raison pour vivre.

Le fascisme ne passera pas. Pompidou – des sous. FNL vaincra. Us go home. Paix en Algérie. Vive – LE – FNL – Barre un- barre deux- Barre-toi. Giscard y en a marre. Ils sauront bientôt que nos balles sont pour nos propres généraux. C'est la lutte finale. Allons enfants de la patrie. Unité d'action. El pueblo unido nunca sera vencido. Chili vaincra. Pinochet assassin. Cuba si, yankee no. Cuba si, yankee no. Che che che. Bas les pattes ou Chili. Racistes – fascistes – assassins. Nous sommes tous des Juifs allemands. Travailleurs immigrés – Français- même patron – même combat. (L. Q., p. 116)

L'errance ou la condition d'avoir les origines pulvérisées peut devenir angoisse ou joie de vivre. *La Québécoise* s'enrichit d'une ambivalence, d'une coexistence de ces deux impressions. L'auteur fait ressortir des situations par lesquelles, d'une façon générale, chaque immigrant juif a dû passer (et qui passe encore) lors de son insertion au contexte américain et surtout québécois. Ainsi, l'une des créations de la narratrice serait un personnage dont l'éducation scolaire aurait

été basée (pour employer le même temps verbal de l'auteur) sur le christianisme ayant vite appris le sens du mot syncrétisme comme façon de faire survivre ses mythes et ses croyances héritées dans un univers qui lui en imposait d'autres.

« PÈLERINAGE À L'ORATOIRE

Posez l'opération qui vous donne la réponse.

1. J'ai payé 15 centimes pour 3 médailles de saint Joseph. Quel est le prix d'une médaille ?
2. Deux images lumineuses me coûtent 14 c. Quel est le prix d'une image ?
3. Trois chapelets me coûtent 69 centimes. Quel est le prix d'un chapelet ?
4. J'ai aussi acheté 3 étuis pour les chapelets. J'ai payé 36 c. Quel est le prix d'un étui ?
5. Deux statues me coûtent 68 c. Quel est le prix d'une statue ?» (L.Q. p.34)

Au-delà d'une forte influence de l'éducation catholique au Québec, cet extrait signale qu'il n'y a pas une simple convergence vers un entrecroisement culturel. Certains conflits sont inévitables et peuvent même devenir positifs si nous les envisageons comme un rite de passage ou un mûrissement d'une conscience multiculturelle. Voilà peut-être une proposition du roman.

Vivre toujours dans l'entre-deux, sans jamais vraiment trouver son lieu ou sa communauté, éprouver l'étrangeté partout. Est-ce que cela ne devient que de l'angoisse ou peut-on être étranger et heureux ? Kristeva essaie d'y répondre :

L'étranger suscite une idée neuve du bonheur. Entre fugue et origine : une limite fragile, une homéostasie provisoire. Posé, présent, parfois certain, ce bonheur se sait pourtant en transit, comme le feu qui ne brille que parce qu'il consume. Le bonheur étrange de l'étranger est de maintenir cette éternité en fuite ou ce transitoire perpétuel. (KRISTEVA, 1989, p.13)

La non-appartenance, l'enracinement impossible, la mémoire plongeante, propres à l'identité juive et à la condition de l'étranger, deviennent un projet de vie et

cette posture peut même accéder à la conciliation avec le Divers. «*Car de n'appartenir à rien, l'étranger peut se sentir affilié à tout, à toute la tradition, et cette apesanteur dans l'infini des cultures et des héritages qui lui procure l'aisance insensée d'innover*». (KRISTEVA, 1989, p.50)

La fréquente association de la condition juive à celle des métèques²⁷(cf. L. Q. p.35 et 173), ces étrangers qui, s'étant installés en Grèce antique, participaient à la société sans pouvoir pour autant acquérir le status de Grecs, nous donne la notion que depuis toujours l'idée de l'étranger est attachée à la condition de ce peuple élu ou banni.

L'alliance avec Dieu fait du peuple juif un peuple élu (en particulier depuis Jacob et la sortie d'Égypte) et, si elle constitue le fondement d'un nationalisme sacré, elle n'en abrite pas moins, dans son essence même, une inscription originaire de l'étrangeté. (KRISTEVA, 1989, p.95)

La Québécoise représente bien le sentiment de l'étranger par rapport aux autres et par rapport à nous-mêmes. Elle donne une vie fictionnelle à l'étude de Kristeva²⁸ postulant que «*Étrangement, l'étranger nous habite : il est la face cachée de notre identité, l'espace qui ruine notre demeure, le temps où s'abîment l'entente et la sympathie*». (KRISTEVA, 1989, p. 9)

Tenant compte de la présence de l'imaginaire migrant dans le roman, la façon laquelle il est produit signale cette double étrangeté : l'étrangeté de vivre à Montréal,

²⁷ Le terme, nous rappelle Kristeva, signifie changement de domicile (métoikein), il désigne «celui qui habite avec». Historiquement les métèques, les Barbares et les Mesquins (en Mésopotamie) dû à leur condition d'étrangers étaient considérés comme des êtres inférieurs.

²⁸ Kristeva a publié une étude qui cherche à rendre compte de la complexité qui entoure la condition de l'étranger par rapport aux autres et par rapport à soi-même intitulé *Étranger à nous-mêmes*.

qui est à la fois l'image du tout et le lieu de l'absence, et l'étrangeté d'ordre interne qui concerne l'individuation du sujet migrant.

Ce projet de Robin devient ainsi une sorte de catharsis libératrice de ces sentiments refoulés permettant, par le moyen de ces contacts conflictuels, d'arriver à une certaine autoconnaissance des enjeux qui empêchent ou favorisent l'identification au milieu québécois. Se perdre dans le travail de tout noter, de tout se rappeler, de tout confondre – con fondre – offre au lecteur cette représentation assez complexe du clivage du sujet juif.

5 TRADITION ET RUPTURE : COMMENT DEVENIR QUÉBÉCOIS

La tâche la plus difficile pour quelqu'un qui prend *La Québécoite* par son corpus soit peut-être celle de conclure. Surtout s'il s'empaigne de son écriture, s'il est habité par elle.

Produire une conclusion à la mode robinienne – Pas d'ordre. Ni chronologique, ni logique, ni logis – implique encore une fois une rupture : en général on reprend le parcours employé au cours du travail dans le but d'arriver à une clôture. Pourtant, *La Québécoite* en tant que texte hybride, sans début ni fin, ne se définit que par son parcours. C'est comme l'affirmation de Deleuze et Gattari : C'est au milieu où les choses acquièrent de la vitesse.

C'est peut-être de cette façon que nous voudrions finaliser notre travail, c'est-à-dire, tout en laissant le texte parler pour lui-même. Cependant, il nous faut encore tisser quelques considérations avant de lui donner la page blanche. Malgré l'indicible du mot, il faut écrire.

L'écriture a été fondamentale pour l'établissement de la mémoire collective juive. La capacité de raconter des histoires, soit à l'oral soit à l'écrit, à été toujours stimulée et vue par cette communauté comme une façon de se perpétuer. Ce n'est pas par hasard que les principaux rituels du judaïsme se destinent non seulement à la prière mais aussi en grande partie à remémorer inlassablement les parcours et les difficultés par lesquels le peuple juif a dû passer. Il appris bien tôt que la mémoire est son grand patrimoine, son légat et qu'une histoire de crises et ruptures exige l'exercice de tromper l'oubli tout en sachant qu'il y a la perte et qu'il faut vivre dans la perte tel que Robin dans *La Québécoite* écrit dans la perte.

Être Québécoite et non Québécoise, à notre avis, signifie chercher à constituer la connaissance sur soi-même et sur sa société ainsi que dissoudre ses certitudes et s'exposer aux sensations de peur, d'inquiétude et d'exil.

Comment devenir Québécois ? Voici peut-être une question capable de concentrer toute la problématique qu'enveloppe le roman.

Habiter Montréal exige ce travail de deuil. Dans ce jeu qui interpose l'autobiographie et le roman fictionnel, nous trouvons plusieurs passages qui montrent la chimie de la relation de l'immigrant et du milieu :

Tu auras vite compris qu'on n'entre pas ici par construction conceptuelle, extériorités ou neutralités diverses – non – Il t'aura fallu laisser parler le langage du corps – Tu auras été pénétrée par ce pays, par sa lumière sucée par sa langue qui n'est pas tout à fait la tienne, ni tout à fait une autre, fouettée par ses vents du Nord et ses poudrières (L.Q., p.52).

Impossible appartenance. Rimbaud trouverait ici la mise au point de sa célèbre phrase *Je est un autre*. Malgré les longues descriptions des lieux (et des souvenirs qu'ils déchaînent) qui pourraient servir de référence – Paris, les villes polonaises, le cosmopolitisme new-yorkais ou montréalais –, elles montrent qu'il n'y a plus de place possible pour abriter toute cette composition identitaire formée pendant ces déménagements. N'importe où on est, il manque quelque chose. Gagner le monde est en même temps perdre soi même.

L'ambiance québécoise offre aux personnages certains plaisirs procurés par sa diversité et par la nostalgie nourrie par les émissions à câble, les journaux, les restaurants typiques et autres choses qui rappellent Paris et autres villes ou réalités liées au passé. Tout étranger a besoin de partager et de voir reconnu son étrangeté.

La Québécoise, cet étranger à soi-même, trouve au Québec, plus exactement à Montréal, la complicité nécessaire à son existence.

La présence de l'imaginaire juif joue un rôle important dans le milieu québécois dans la reprise de valeurs telles que mythes, mœurs, culinaire et tout ce qui permet l'association entre les éléments culturels des plus différentes origines et ethnies. La dispersion de cette communauté a impliqué une certaine dissolution des traditions communes et spatiales, pourtant, malgré les différences qui se sont imposées, on a pu rencontrer des éléments qui lui conféraient une identité commune.

Le juif est inégalement un individu hybride et, dans le cas de *La Québécoise*, inséré dans une communauté hybride (fait souligné dans l'œuvre).

Le parcours psychologique par lequel passe aujourd'hui ce juif (ce sujet toujours migrant) au Québec semble être bien explicité à travers cette image d'une identité ou fixation jamais construite tel la symbologie de Pénélope : toujours dans son travail de tressure.

«Être nulle part» ou «pas tout à fait là» : formules d'une présence qui se retire, d'une habitation qui se construit dans le déracinement et qui maintient ainsi le Nouveau Monde dans sa perpétuelle et troublante nouveauté. (NEPVEU, p.312)

Face à la difficulté des personnages de trouver leur espace, nous pouvons constater que *La Québécoise* est un roman qui signale de barrières pour l'accommodation. La chance de fixation est à tout moment défaite par une narratrice qui n'est jamais satisfaite avec les lieux, constatant qu'il manque quelque chose, elle déconstruit ses personnages. La fracture comme une démonstration de cet enracinement impossible. Si nous y constatons l'intention à la fois d'intégration et de

résistance, Montréal se présente comme le lieu de l'entre-deux où les paradoxes peuvent coexister.

J'ai une passion pour cette ville océan où chacun se sent chez soi et nulle part à la fois – c'est comme un gigantesque no man's land, un campement pour exilés, pour personnes déplacées. Ici nous sommes tous les métèques, des pâtres grecs – j'aime ça. (L.Q., p.35)

Comme nous l'avons vu, lire Robin, implique que le lecteur soit disposé à saisir en morceaux une gamme d'œuvres qui font partie du patrimoine littéraire universel. S'il n'y a pas de texte pur, original, voici dans *La Québécoite* l'intertextualité par excellence. Œuvre qui porte à la fois sur la mémoire, l'imaginaire juif, le sujet migrant, et tant d'autres aspects qui entourent la littérature, l'identitaire et le cosmopolitisme montréalais : bercement des langues et cultures

Montréal était ainsi d'emblée ce «dedans-dehors» dont parle aujourd'hui Régine Robin, une autre Amérique où le Vieux Monde pouvait se vivre comme un rêve éveillé, dans le bercement de la vieille langue yiddish, tout en laissant le passage à tous les textes, à toutes les inventions. (NEPVEU, p.315)

Il est indéniable que xénophobie et cosmopolitisme sont des concepts constamment revisités par le juif. De même, éprouver les identités et chercher un moyen de maîtriser l'étrangeté, comprendre ce qui signifie être étranger et chercher à concilier les différentes mémoires qui circulent dans le milieu est fondamental pour le devenir Québécois.

Nous avons constaté que l'écriture, souffrance et juiveté s'entremêlent chez Robin. «*L'imaginaire s'accroche aux flaques d'eau, aux caniveaux, aux trottoirs*» (p.21) et à ce qui permet de dire je suis là et je fais partie de ce cosmopolitisme. Rien

n'échappe : les cafés, les émissions de télévision, les magasins... et lors que quelque chose insinue la fixation, une conscience juive (l'errance n'est pas juive ?) éclate et dit : J'habite ici mais je n'appartiens à nulle part ailleurs.

S'entreprendre dans un voyage imaginaire de retour pour apaiser l'exil, se perdre dans le kaléidoscope des multiples identités et mémoires mises en circulation et représenter en miettes, combinant le trace et le manque, la biographie et la fiction : la façon robinienne de rendre compte de ce qui est indicible ou irrécupérable dans sa totalité.

Cette existence Québécoise qui ressemble à celle d'une juiveté sous le signe de l'exil nous semble également comporter la définition de Nepveu et Marcotte postulant que Montréal n'est pas le tout mais l'image du tout. De même, cette identité devient l'image de toutes les autres. *La Québécoise* est cette œuvre d'abordage biographique, sociale, fictionnelle, essaistique, historique (...) qui rend compte de l'(i)rréalité québécoise, de la problématique juive, de la relation littérature et histoire (...). Avons nous oublié quelque chose ? Tant mieux, à l'instar de Robin, il faut se rendre compte de l'impossible représentation, il faut laisser un espace vide, voué à l'indicible. Malgré tout, il faut savoir qu'il y a toujours le manque, la page blanche et dans ce sens, dans *La Québécoise*, ce bel exercice de tradition et rupture, il y a quelque chose qui...

BIBLIOGRAPHIE

Corpus:

ROBIN, Régine. *La Québécoise*. Montréal : XYZ, 1993.

Bibliographie de l'auteur étudié :

_____. *Le Golem de l'écriture: de l'autofiction au cybersoi*. Montréal: XYZ, 1997^a.

_____. Présentation. *Études Littéraires: l'ethnicité fictive*. Québec, v.29, n.3-4, p. 7-22, 1997b.

_____. *L'immense fatigue des pierres* Montréal: XYZ, 1986. (col. Étoiles Variables).

_____. *Le Deuil de l'origine*. Paris: Presses Universitaires de Vincennes, 1993. (col. L'imaginaire du texte).

_____. *Le cheval blanc de Lénine ou l'histoire autre*. Bruxelles: Complexe, 1979.

_____. *Le Roman mémoriel*. Montréal: Preamble, 1989. (col. L'univers des discours).

_____. *Kafka*. Montréal: Belfond, 1989b.

_____. S'inventer comme juif. *Études Littéraires: L'ethnicité Fictive*, Québec, v. 29, n.3-4, p. 23-48, 1997.

_____. L'impossible Québec pluriel : la fascination de "la souche". In: ELBAZ, M. et al. *Les frontières de l'identité*. Paris; Québec: L'Harmattan/Pul, 1996.

_____. Défaire les identités fétiches. In: LÉTOURNEAU, Jocelyn (dir.). *La question identitaire dans le Canada francophone : Récits, parcours, enjeux, hors-lieux*. Québec : Université Laval, 1994. (coll. «Culture française d'Amérique»).

_____. Homepage Papiers Perdus. Montreal. Disponível em: <http://www.er.uqam.ca/nobell/r24136/index.html>. Acesso em: ago. 2001.

Bibliographie générale :

BARTHES, Roland. *Critique et Vérité*. Paris: Seuil, 1966.

BERND, Z.; LOPES, C. (org.) *Identidades e estéticas compósitas*. Porto Alegre: UFRGS/LA SALLE, 1999.

BERND, Z. La quête d'identité : une aventure ambiguë. *Revue Voix & images*. Montréal, p. 21-26, 1986.

BERND, Z. (org.) *Escrituras híbridadas*. Porto Alegre: UFRGS, 1998.

BERND, Z.; GRANDIS, Rita de. (org.) *Imprevisíveis Américas*. Porto Alegre: Sagra/Luzzatto, 1995.

BLOOM, Harold. *Cabala e crítica*. Rio de Janeiro: Imago, 1991.

BOSI, Alfredo. Plural mas não caótico. In : BOSI, A. *Cultura brasileira: temas e situações*. São Paulo: Ática, 1987. p. 7-15.

BOUCHARD, Gérard. Littérature et culture nationale du Québec: le clivage culture savante/culture populaire. In : PORTO, Maria B. (org.). *Fronteiras, passagens, paisagens na literatura canadense*. Niteroi: EDUFF, 2000. p. 15-35.

BRUNEL, Pierre. O mito do judeu errante In: *Dicionário de mitos literários*. Rio de Janeiro: José Olympio, 1997. p. 665-671.

CÉSAIRE, Aimé. *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris : Présence Africaine, 1971.

CHAMOISEAU P. et al. *Eloge de la créolité*. Paris : Gallimard, 1989.

COMPAGNON, Antoine. *Le démon de la théorie*. Paris: Seuil, 1998.

DELEUZE, Gilles; GUATTARI, Félix. *Mil platôs : capitalismo e esquizofrenia*. Rio de Janeiro : ED. 34, 1995, v.1.

ENCYCLOPAEDA Judaica Jesuralem: Keter publishing House Jerusalem, 1972. v.7; v.14.

FREUD, Sigmund. O estranho In: *Obras psicológicas completas de Sigmund Freud*. Rio de Janeiro : Imago, 1976. p.275-318, v.17.

GAUVIN, Lise (org). *Les langues du roman : du plurilinguisme comme stratégie textuelle*. Montréal: Université de Montréal, 1999.

GENETTE, Gérard. *Palimpsestes : la littérature au second degré*. Paris : Seuil, 1982.

- GIGUÈRE, Suzanne. Entretien avec Régine Robin In: *Passeurs culturels : une littérature en mutation*. Montréal : Éditions de l'IQRC, 2001. p. 235-58.
- GLISSANT, Eduard. Créolisation dans la Caraïbe et les Amériques. In: *Introduction à une poétique du Divers*. Montréal: Université de Montréal, 1995.
- HAREL, Simon (org). *L'étranger dans tous ses états*. Montréal: XYZ, 1992.
- HAREL, S. La parole orpheline de l'écrivain migrant In: NEPVEU, P. ; MARCOTTE, G. *Montréal imaginaire*. Montréal : Fides, 1992. p. 373-418.
- JANIK, Martyna. L'imaginaire juif et l'écriture migrante au Québec: Naïm Kattan et Régine Robin In: *Visions d'études canadiennes: enseignement, recherche, méthodologie*. Varsovie: Université de Varsovie, 1998. p. 153-160.
- JOBIM, José L. (org.). *Literaturas e identidades*. Rio de Janeiro: UERJ, 1999.
- KAUFMANN, Pierre *Dicionário enciclopédico de psicanálise : o legado de Freud e Lacan*. Rio de Janeiro : Jorge Zahar, 1996.
- KRISTEVA, Julia. *Étrangers à nous-mêmes*. Paris : Fayard, 1988.
- KWATERKO, Józef. Discours interculturel et l'imaginaire juif: la Québécoise de Régine Robin. In: *Le roman québécois et ses (inter)discours*. Montreal: Nota Bene, 1998. p.159-196.
- KWATERKO, Józef. *Le paradigme diffus : l'imaginaire juif et interdiscursivité dans la Québécoise de Régine Robin*. In: *Veröffentlichungsreihe des Studienbereiches Neue Romania*. Berlin: Institut für Romanische Philologie der Freien Universität Berlin, 1997. p. 185- 197.
- KAFKA, Franz. *A metamorfose*. Rio de Janeiro: Civilização Brasileira, 1997.
- MELANÇON, B.; POPOVIC, P. (org.). Montréal 1642-1992: le grand passage
NEPVEU, Pierre. Le Sanctuaire de Babel. In: *Intérieurs du Nouveau Monde: essais sur les littératures du Québec et des Amériques*. Montreal: Boréal, [s.d.]. p. 295-323.
- NEPVEU, P.; MARCOTTE, G. Montréal et sa littérature. In: NEPVEU, P.; MARCOTTE, G. *Montréal imaginaire*. Montréal : Fides, 1992. p. 7-12.
- ORTIZ, Graciela R. *Glissements imprévisibles : une lecture de Tout-Monde et du traité du Tout-Monde d'Édouard Glissant*. 1999. Porto Alegre .Dissertação (Mestrado em Letras)- UFRGS.
- PEREC, Georges. *La vie mode d'emploi*. Paris : Hachette, 1978.

PETERSON, Michel. As receitas de Penelope. O feminino e as marcas do fora-do-lugar em *La Québécoise* de Régine Robin. In: FIGUEIREDO, Eurídice. *A escrita feminina e a tradição literária*. Niteroi : EDUFF/ABECAN, 1995, p.79-112.

PORTO, Maria B. Mutações e (i)migrações no espaço quebequense. In: PORTO, Maria B. (org.). *Fronteiras, passagens, paisagens na literatura canadense*. Niteroi: EDUFF, 2000. p. 49-80.

PORTO, Maria B. Babel em transito: identidades e movências. In: Congresso Internacional de ABECAN, 5, 1999, Salvador. *Anais ... Feira de Santana*: UEFS/UNEB, 2000 b, p. 209-14

REMY, Souza de. Eu me lembro. *Revista Canadart*, Salvador, v.6, p. 233-234, 1993.

SANTOS, Eloína Prati dos. Intertextualidade pós-moderna: uma estratégia de descolonização In: FIGUEIREDO, E.; SANTOS, Eloína. Prati dos (org.). *Recortes transculturais*. Niteroi: ABECAN, 1997. p. 27-46.

SARTRE, Jean-Paul. *A questão judaica*. São Paulo : Ática, 1995.

SCHÜLER, Donald. Do homem dicotômico ao homem híbrido In: BERND, Z.;e GRANDIS, R de. *Imprevisíveis Américas*. Porto Alegre: Sagra/Luzzatto, 1995. p. 11-20.

SCLIAR, Moacyr. *A majestade do Xingu*. São Paulo: Companhia das Letras, 1987.

_____. *Os deuses de Raquel*. Porto Alegre: L&PM, 1978.

_____. *A condição judaica*. Porto Alegre: L&PM, 1985.

SLAVUTZKY, Abrão (org.). *A paixão de ser*. Porto Alegre : Artes & Ofícios, 1998.

SZKLO, Gilda S. *O Bom Fim do Shtetl : Moacyr Scliar*. São Paulo : Perspectiva, 1990.

TRIBUNE juive. Montréal, v.18, n.1, Avril/2001.

ZILBERMAN, R. et al. *Clarice Lispector : a narração do indizível*. Porto Alegre: Artes & Ofícios, 1998.